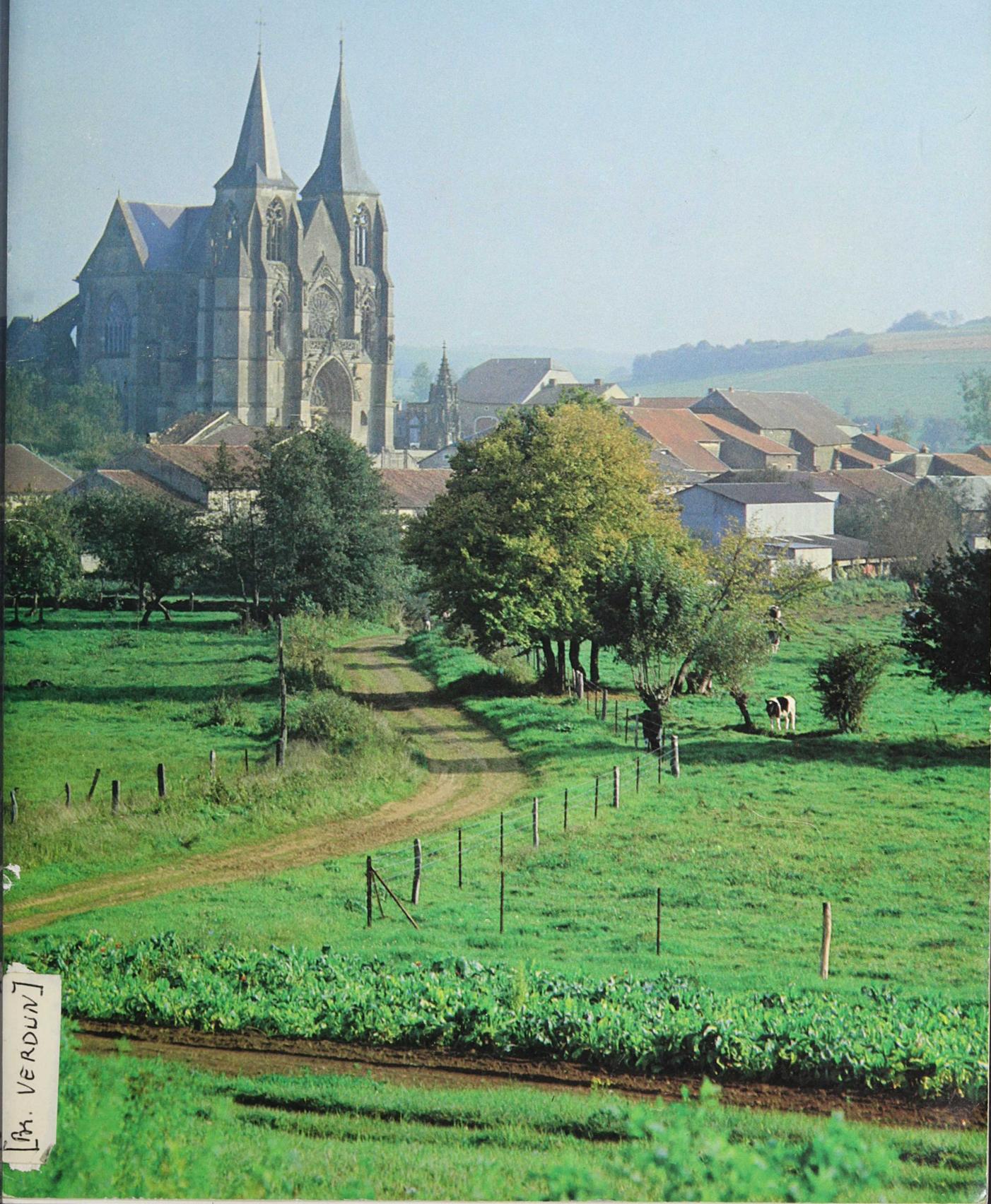


AVIOTH - DOCUMENTS « A »

PHOTOS : R. BOLLAERT
TEXTE : C. VIGNERON



[M. VERDUN]

Photo couverture : **L'ÉGLISE NOTRE-DAME D'AVIOTH (Meuse)**

MERVEILLE DE L'ART FRANÇAIS EN LUXEMBOURG

Vue de l'ancien chemin de Thonne-le-Thil.

[n° 732]

VOUS TROUVEREZ DANS CE LIVRET, uniquement documentaire :

- 1) **une série de photos** inédites qui vous permettront de mieux connaître cette belle église d'Avioth.
- 2) **des indications historiques** sommaires, mais sûres, pour vous aider à bien situer et l'audace de l'entreprise, et les grandes lignes de sa réalisation.
- 3) **des réponses objectives** aux nombreuses questions que vous vous posez devant une bâtisse dont le travail s'étale du XIII^e siècle à la Renaissance, et en présence d'un extraordinaire mobilier de pierre, dont certains éléments sont vieux de six siècles.

Sur l'ÉGLISE MIRACULEUSE N. D. d'Avioth (XIII^e - XVI^e s.)

la plus belle de la Province du Luxembourg et de la Meuse

voici : AVIOTH - DOCUMENTS « A », c'est-à-dire

la première documentation photographique digne d'elle,
la première explication raisonnable des nombreuses questions
qu'elle pose, jusqu'ici sans réponse valable.

PRIX : 9 fr français. — Franco - poste tous pays 10 fr : C. C. P. VIGNERON 358.33 NANCY

Une faute d'impression, facile à corriger, page 21, fin de 4^e ligne : 1867

M. l'Abbé VIGNERON est également l'auteur d'un livre sur LES
ACTIVITÉS DU NORD - MEUSIEN au cours des âges : 22 f. franco.

Pour une visite rapide de l'église d'Avioth

lisez sur place les trois passages suivants

d'AVIOTH - DOCUMENTS « A » :

Dans le chœur, après regard sur l'ensemble de l'église,

- a) la partie droite des pages 5 et 10
qui concernent NOTRE - DAME D'AVIOTH.

- b) les pages 22 et 23, pour découvrir
le rarissime mobilier de pierre de l'église d'Avioth.

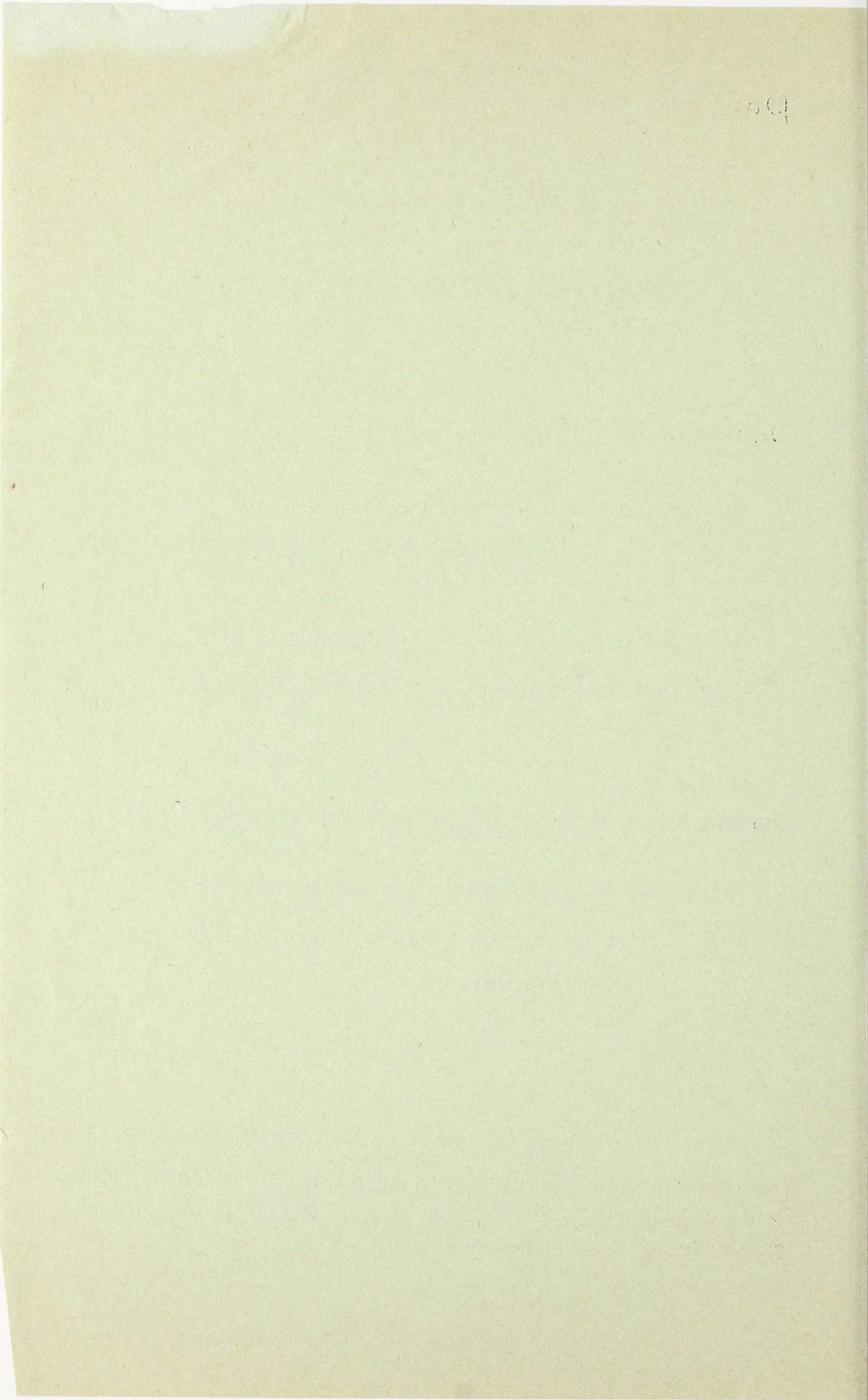
Dehors, devant le grand portail, aux pages 12 et 13 :

- c) le merveilleux **ensemble sculptural** de la façade
occidentale, véritable chef-d'œuvre de
l'art médiéval.



Les PHOTOS et le texte d'AVIOTH-DOCUMENTS « A »
vous permettront d'achever chez vous de découvrir l'église Notre-
Dame d'Avioth, et de constater, après tant d'autres, qu'il est
impossible de la connaître sans l'aimer.

C. VIGNERON,



UNE SI BELLE ÉGLISE POUR UN SI PETIT VILLAGE ?

Avioth, en effet, est un tout petit village entre Orval, Virton et Montmédy. Il n'existe presque aucun document écrit sur Avioth avant le XIII^e siècle.

Mais voici, au début du XIII^e siècle, deux documents importants sur ce « petit village » :

Juillet 1223. — Le comte Louis IV de Chiny décide d'accorder à une localité de son comté le régime libéral d'administration connu dans l'Est de la France sous le nom de loi de Beaumont. Ce régime est tellement « révolutionnaire » que les localités qui le reçoivent s'appellent des « villes neuves ».

Parmi toutes les localités du comté de Chiny — lequel comprend à peu près les six cantons actuels de Florenville, Neufchâteau, Étalle, Virton, Montmédy et Carignan, — la seule choisie comme la plus capable d'appliquer valablement le nouveau régime « municipal », celle qui deviendra **la première « ville neuve » du comté**, c'est Avyô, ce village jusque-là sans histoire !

Le 30 juin 1224, second acte dans le même sens : l'Abbaye de St Symphorien de Metz accepte d'étendre à tous les biens qu'elle-même possède sur le territoire d'Avyô le bénéfice de la charte de franchises accordée par le comte de Chiny (ce document a été ignoré jusqu'ici).

Comment expliquer cette ascension rapide d'Avioth ?



L'église vue de l'Ouest, et chemin vers la place.

Au XVI^e siècle, Avioth est moins important que Montmédy, mais garde encore le second rang dans la prévôté (Cf Dénombrements des feux... Jacques Grob, T.I.).

Flanquée à sa gauche de la sacristie, et à droite de la Recevresse, l'église d'Avioth présente alors le même aspect que sur cette photo, sauf que le mur du cimetière s'élevait 2 m. plus haut.

Tant que les guerres n'ont été que féodales, le cimetière et l'église étaient un lieu de refuge « neutre », un asile

sacré, respecté par les belligérants. A tel point que les animaux eux-mêmes, une fois attachés aux anneaux du mur extérieur du cimetière, profitaient de cette précieuse immunité. Les guerres internationales, dans la suite, mépriseront ce droit d'asile.

Par ce chemin, et par deux autres qui donnent accès sur la place, les pèlerins ne cessent d'affluer, principalement aux jours de fêtes, — et les commerçants aux jours de foires. Un marché se tient sur la place et sous une halle, chaque lundi.

NAISSANCE DU PÈLERINAGE

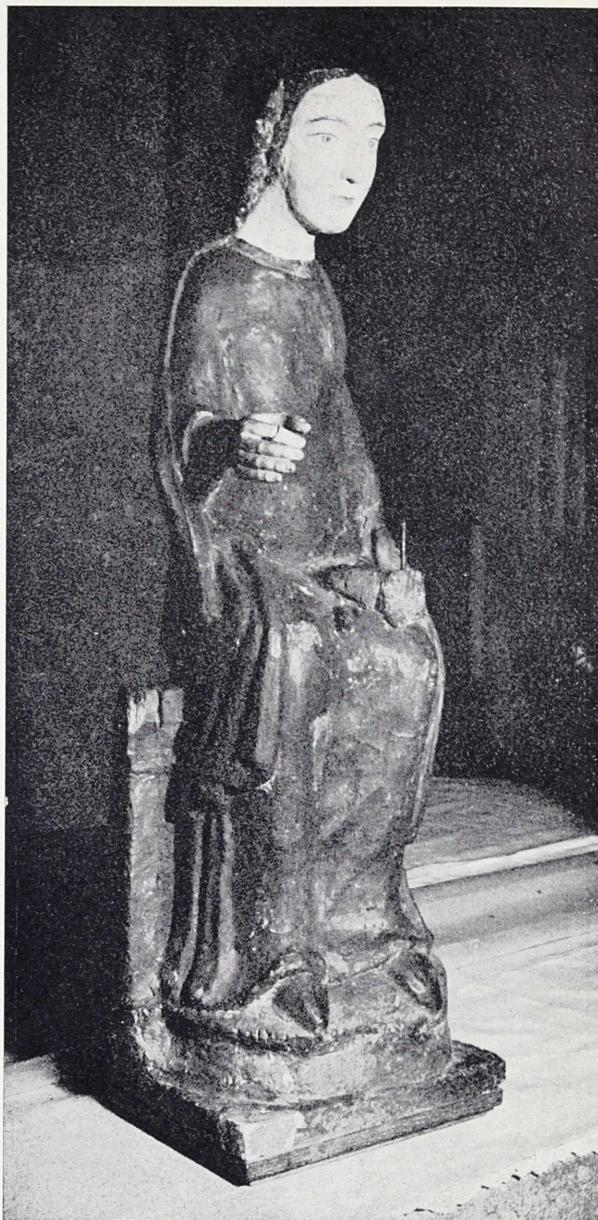
C'est un événement religieux qui a marqué le tournant décisif de l'histoire d'Avioth.

Las de courir pour offices et sacrements au petit village de St-Brice, à 2 km de chez eux, les habitants d'Avioth, au début du XII^e siècle, ayant fait tailler dans un chêne **une « image » de la Sainte Vierge**, placent discrètement cette statue sur la « montagnette » (hauteur) qui domine le village, sur un terrain dépendant du Seigneur de Breux (qui est d'accord), terrain qui se prête à la construction de l'église dont ils rêvent, (avec l'assentiment d'un prêtre de St-Brice).

Évidemment, aussitôt découverte, la statue est portée à l'église S. Brice, proche de Thonnela-Long, mais bientôt on la retrouve installée de nouveau sur le buisson de sa découverte. Finalement les habitants d'Avioth sont autorisés à la garder, à condition que... S. Brice restera leur patron (ça dure encore) ; — l'église de S. Brice demeurera, en titre, leur paroisse et ils devront l'entretenir (jusqu'à la Révolution) ; — la nouvelle église sera entièrement à leurs frais : ils acceptent.

En ce XII^e siècle qui bouillonne de vie et qui aime bien la Ste Vierge, la « Dame d'Avioth » voit **son culte** s'étendre très vite à tout le comté de Chiny ; mieux, à toute la province du Luxembourg, même à la partie de langue allemande. Pèlerins et habitants proclament à l'envi que ceux qui ont créé ce lieu de culte marial ont été les « **messagers** » (c'est alors le sens du mot ange) de la volonté de Dieu, puisque le ciel ratifie par des guérisons miraculeuses la confiance de leur foi. C'est ainsi que s'explique la légende de Notre-Dame d'Avioth, car souvent la légende conserve une part de vérité utile à l'Histoire.

L'afflux des pèlerins a vite rendu insuffisante la première église d'Avioth. Au lieu d'allonger cette église romane, pourquoi ne pas en construire une autre dans ce « **style français** », dont les meilleures réussites surgissent un peu partout ? — Clergé et habitants, qui agissent toujours de concert à Avioth, sont fascinés par **un projet audacieux** ! Ce projet peut mûrir quand Avioth en 1223-24 obtient sa charte de « ville neuve » : l'autonomie réelle qu'ils acquièrent pour gérer les biens « communaux », et la libre disposition de la plupart des bois du comte et de l'Abbé les décident à oser !



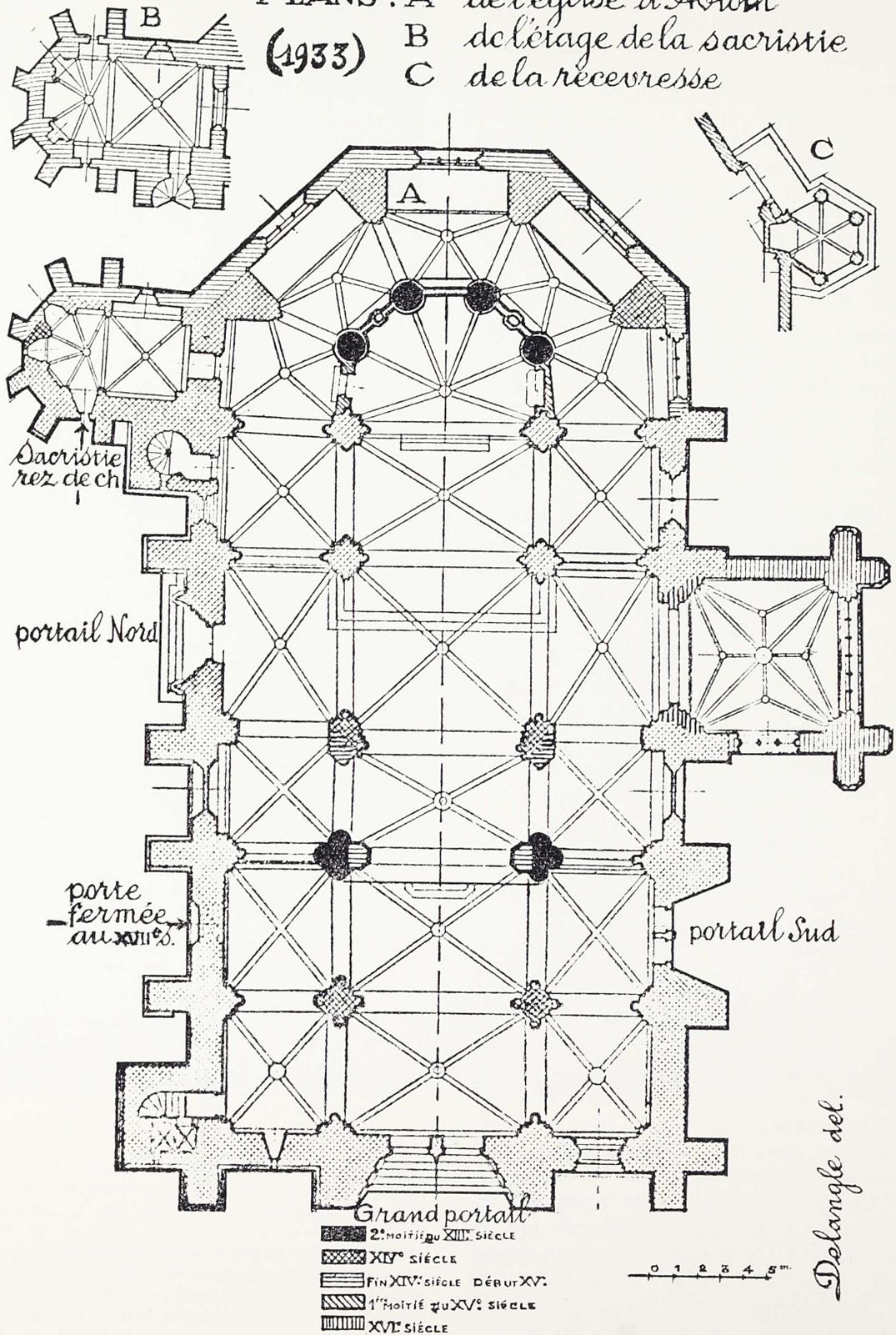
Statue de N.-D. d'Avioth.

Cette statue assise de Notre-Dame d'Avioth se date facilement du XII^e siècle. Elle est haute de 87 cm., en comptant la base. Vous la voyez mutilée, mais c'est miracle qu'après huit siècles et plus, elle soit encore présente en cette seconde église bâtie ici pour elle.

Au XVII^e siècle, Delhotel nous dit que sa couleur est brune, presque noire : c'est la couleur du très vieux chêne. Un successeur du curé Delhotel l'a fait peindre au début du XX^e siècle, peut-être pour aider à sa conservation, puisqu'elle est toujours vêtue de parures qui la cachent : sa longue robe est peinte en rouge ; le manteau, peint en bleu, laisse libre son bras droit, mal réparé, et qui porte un sceptre ; le bras gauche tenait l'Enfant : il a disparu avec lui ; seul l'Enfant a été remplacé au XIX^e siècle. Les visages ont les teintes naturelles qu'on leur voit aujourd'hui (voir page 10).

LA GRANDE ENTREPRISE... UNE

PLANS : A de l'église d'Avioth
 (1933) B de l'étiage de la sacristie
 C de la recevresse



ŒUVRE DE LONGUE HALEINE

Pour remplacer l'église romane d'Avioth par une église gothique (on disait alors « française »), il faut trouver le responsable de toute la réalisation, **le maître-d'œuvre !**

Il vient sur place, pour s'informer auprès du clergé et de la communauté (mayer et échevins) des intentions et possibilités. On inspecte **le terrain**. L'église existante doit rester en service pendant la construction : on commencera donc par les deux extrémités, chœur et tours ; **le chantier**, avec les « loges- » des maçons, réclame de l'espace : la place sera agrandie.

La chaux viendra du four à chaux (chaufour) local : celui sur le chemin de Thonne-le-Thil est bien placé pour cette fourniture. Pour les bois, la communauté dispose de ses réserves.

Et la pierre ? Chaque localité de cette région possède au moins une carrière ; mais tout près, sur les flancs et sur la crête du « Haut de forêts », on peut tirer une excellente pierre d'un jaune rosé, qui devient grise à la pluie, mais très résistante, et d'un grain commode pour la taille et la sculpture. N'est-ce pas sur ce « Haut de forêts » qu'on viendra chercher au 16^e siècle la pierre des remparts de Médy-haut, puis celle du monastère d'Orval agrandi, au 18^e ?

Le Maître-d'œuvre est entrepreneur en même temps qu'architecte. Il ne se contente pas de tout organiser, il doit tout animer, en commençant par l'équipe de collaborateurs qu'il va faire venir d'un chantier terminé, ou même provisoirement abandonné (c'est fréquent) faute d'argent. Il connaît ses aides, ces artistes-artisans qui possèdent une technique très développée, transmise lentement dans le métier même, comme un secret soigneusement caché aux profanes ; secret appris, jamais écrit. Le maître-d'œuvre a lui-même appris manuellement tous les travaux qu'il fait exécuter.

PREMIÈRE PIERRE. — Le projet et le devis arrêtés de concert, date est prise pour la cérémonie de la bénédiction des travaux : près des habitants et pèlerins, l'équipe est présente, avec son chef, le clergé et les autorités locales, auprès de ce cordeau, tendu sur des pieux, qui marque le tour extérieur de l'église qu'il va falloir bâtir, patiemment.

RESSOURCES. — Le seigneur local le plus proche est celui de Breux. Ses ancêtres ont aidé à l'essor du pèlerinage, aujourd'hui merveilleusement vivant ; le plan nouveau suppose de sa part une nouvelle **concession de terrain** : il aura sa chapelle dans la nouvelle église comme il l'avait dans la précédente, mais cela n'oblige pas à croire à des dons princiers de sa part, ni de la part du comte de Chiny, car tous deux vivent de propriétés terriennes, dont la valeur se dégrade en ce 13^e siècle en pleine évolution économique ! Le comte de Chiny ne peut pas grand-chose pour Orval, que pourtant sa famille a établi, et que l'incendie de 1251 vient de ruiner : leur appui à tous deux est donc plus moral que financier, mais le rôle du comte est important quand **il autorise des quêtes sur tout son territoire**, comme il l'a été quand il a donné une charte de franchises à Avioth en 1223-24.

ÉGLISE DES PAUVRES. — Heureusement les petits dons, parfois en argent, plus souvent en nature, seront très nombreux. Les pauvres ne désespèrent pas de faire aboutir un projet si audacieux pour Avioth : et ils y parviendront.

Tandis que sur la place, le chantier des « loyeurs du Bon Dieu » résonne du grincement des scies et du bruit des marteaux, coupés de mots d'ordre et de chansons, on a pu voir, à certains jours, pour diminuer les frais de l'œuvre, de longues files de volontaires, hommes et femmes, riches et pauvres, venus de toute la province, tirer à bras de lourds convois de blocs dégrossis, des carrières jusqu'au village. **Une lettre célèbre** raconte pareille scène à St-Pierre-sur-Dives (Calvados) : « **La merveille est que ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit ; leurs voix ne se font entendre qu'au signal donné : alors ils chantent des cantiques, ou implorent merci (pardon) pour leurs péchés.** »

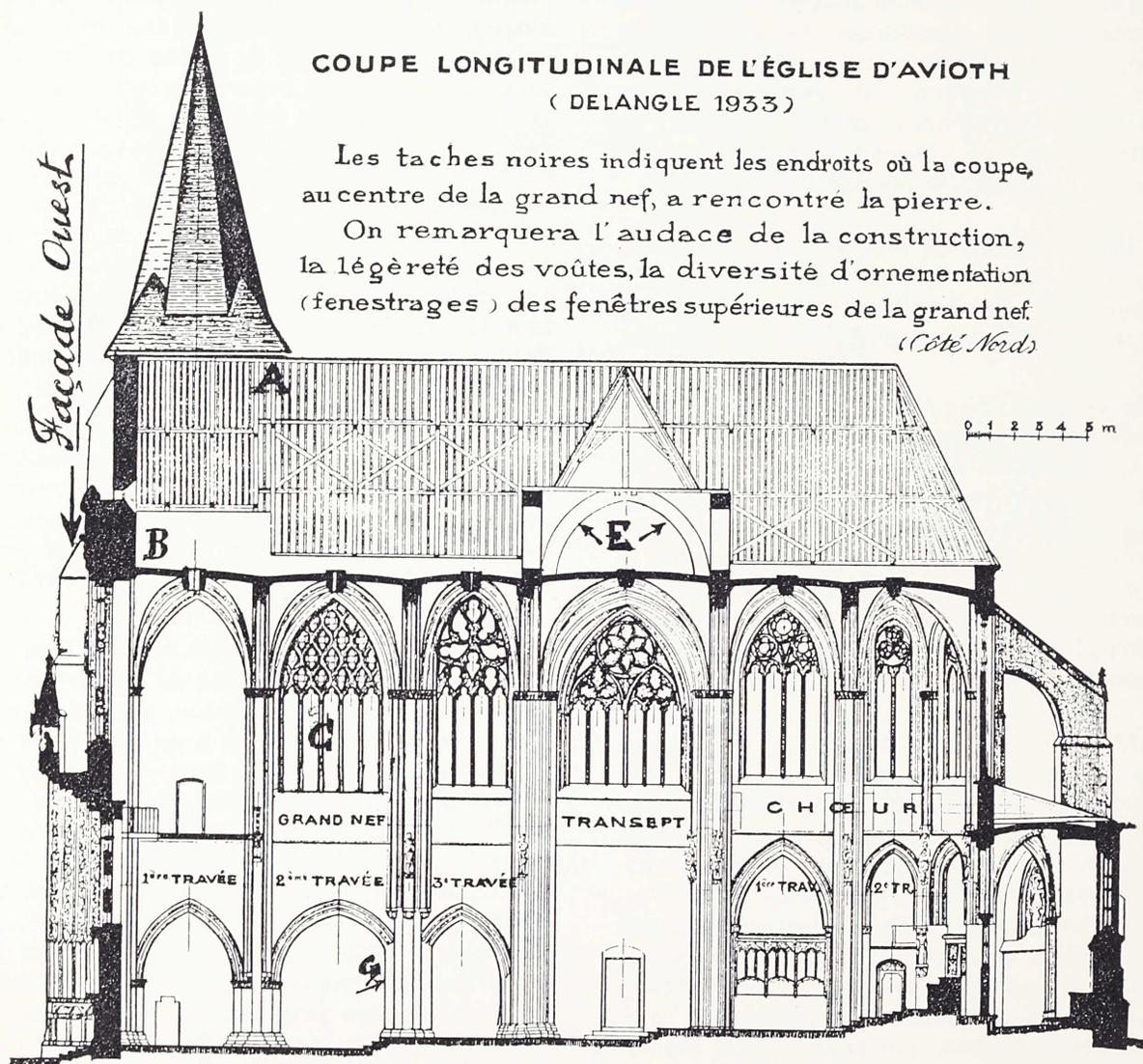
Aidé par les pèlerins de Notre-Dame, Avioth a pu mener à terme la grande entreprise de sa foi : le gros œuvre de l'édifice était terminé avant 1400. Le reste des travaux ne concerne que des additions, des suppléments souvent beaux, mais accessoires, à la réalisation d'un ensemble (église et façade ouest), qui fait honneur à ceux qui l'ont osée, et accomplie.

VUE D'ENSEMBLE DE LA "STRUCTURE" DE L'ÉGLISE

COUPE LONGITUDINALE DE L'ÉGLISE D'AVIOTH
(DELANGLE 1933)

Les taches noires indiquent les endroits où la coupe, au centre de la grand nef, a rencontré la pierre.

On remarquera l'audace de la construction, la légèreté des voûtes, la diversité d'ornementation (fenestrages) des fenêtres supérieures de la grand nef.
(Côté Nord)



NI BASILIQUE, NI CATHÉDRALE — L'église d'Avioth n'est pas une « Basilique », puisqu'elle n'en a ni la forme, ni le titre.

Elle n'est pas non plus une « Cathédrale »,

Avioth n'ayant jamais été le siège d'un évêché, ni même l'église d'une abbaye : il n'y a jamais eu d'abbaye à Avioth, et le seul essai de vie religieuse (féminine), inauguré en 1937, n'a pratiquement pas survécu à la guerre de 1939-1944.

Que l'église d'Avioth soit « seulement » l'église d'un village, d'un village resté « succursale » (annexe) jusqu'en 1803, voilà justement ce qui en fait le rare mérite et l'exceptionnelle grandeur !

Évidemment, Avioth n'aurait pas pu aborder seul cet ouvrage, mais il a espéré — et obtenu — le fidèle soutien des pèlerins de Notre-Dame ; ainsi se justifie le titre de cette église, **la plus belle du Luxembourg, la plus belle de la Meuse : elle est bien « l'insigne église Notre-Dame d'Avioth ».**

LA COUPE LONGITUDINALE ci-contre va nous aider à la mieux comprendre :

A) — **L'arête du toit** arrive juste au bas des deux flèches des tours : donc le toit et les trois pignons qu'il recouvre ont la même hauteur que les tours. Première constatation : ce qu'on a fait ici, on l'a voulu beau, mais jamais on ne s'est laissé entraîner à des frais inconsidérés et inutiles. On ne cherche pas à battre des records.

B) — **Sur la façade ouest**, remarquez : à hauteur des voûtes, le médaillon aux huit têtes ; entre grande rosace et portail, derrière le siège du Christ-Juge, une galerie extérieure de plus d'un mètre de large, qu'on ne voit pas du bas ; au voisinage du portail, l'épaisseur des murs dépasse trois mètres.

C) — Localisons **une œuvre d'art** à découvrir, dans la seconde travée de la nef, à la fenêtre près de la tribune : un très beau vitrail du XIV^e siècle qui comprend, au-dessous d'un Christ et deux anges placés en haut des 3 lancettes centrales, 15 médaillons ; 15 scènes de la vie du Christ, à lire de gauche à droite en partant du bas. (Technique médiévale : verre teinté dans la masse). Se munir de jumelles pour les regarder.

D) — **Fenestragés** — La variété a été la règle pour l'ornementation des fenêtres, comme pour les chapiteaux, dont **aucun n'a son pareil** ; cependant les baies du côté Nord, visibles sur la gravure, ont leurs sœurs au Sud ; au transept, à la grande fenêtre correspond au Sud une grande rosace, dont le centre garde quelques-uns de ses anciens vitraux, difficiles à lire.

E) — **Au-dessus de la voûte du transept**, cet arc en demi-cercle a son pendant au Sud ; deux

autres arcs, pareils, mais transversaux, ont leurs sommets coupés sur la gravure (les deux petits rectangles noirs désignent cette coupe). On a pensé que ces 4 arcs en carré étaient **l'amorce d'une tour centrale** non réalisée. Ils sont cependant très accessibles et bien éclairés par les deux rosaces des pignons du transept ; quand on les voit sur place, l'évidence s'impose : **ce sont de simples arcs de soutènement** ; renforcés par des pendentifs, ils supportent, en cet endroit délicat de la croisée du transept, la lourde pesée de la charpente de croisement des huit faces du toit, chaque face supportant sa part de toiture, laquelle garda, jusqu'au siège de Montmédy en 1657, une couverture de plomb, alors volée par les Français, peut-être en représailles à cause de la disparition des cloches.

F) — **Dimensions** : amples sans excès. **Hauteur** entre voûte et pavé : 19 m 27 aux 2 premières travées, 18 m 20 à l'entrée du chœur. **Largeur** intérieure au transept 18 m 35. La longueur est à peu près le double, soit **longueur intérieure totale** 40 m 10, et, sans le déambuloire, 35 m 30, toujours de mur à mur. La part faite pour l'assistance assise est trop restreinte, à cause de la **dénivellation** du bas des nefs.

G) — **Ce pilier**, le 2^e en venant du bas de la nef, et son vis-à-vis, sont difficiles à expliquer. On pense que le plan finalement suivi s'est substitué, en cours de construction, à un plan primitif qui ne prévoyait pas de transept : ceci explique l'étroitesse de la 3^e travée, mais pas la dissymétrie évidente des deux grandes arcades, près des bas-côtés, à leur tombée sur la pile, renforcée après coup.

ORGUES d'Avioth : le 1^{er} orgue, saccagé en 1636, était disposé sur une sorte de balcon accroché au pan de mur du transept nord (refait à la fin du XIX^e siècle), entre la galerie qu'on voit traversant les piliers, et la voûte basse de la nef latérale. On y montait par la tour nord en passant par cette voûte pour y accéder. Il n'en reste rien.

Le 2^e fut installé en 1717 sur une tribune toute basse contre le grand portail, puis sur la tribune actuelle. Ses tuyaux furent saisis en 1917 par l'armée allemande, ainsi que les cinq cloches.

Le 3^e, monté en 1968-69 dans le buffet du précédent (visible à gauche sur la tribune), est un heureux réemploi en 18 jeux de deux orgues meusiens, celui de N.-D. des Vertus de *Ligny-en-Barrois*, et celui de N.-D. de *Benoîte-Vaux*. Projet dû à l'initiative de M. l'Abbé Alaïme, qui n'en vit pas l'achèvement ; on lui doit aussi le carillon électrique des heures sur les cloches.

NOTRE-DAME D'AVIOTH

« Ceste église Notre-Dame d'Avioth, si (artistement) bastie, ornée de tant et rares belles figures, subsistant en leur entier, est la plus belle, la plus relevée, la plus renommée de la province de Luxembourg,... proclamée l'ancienne mère et patronne du pays et du duché de Luxembourg ». Ainsi s'exprime en 1668 M^e Jean Delhotel dans son « Bref Recueil » sur Avioth, resté jusqu'ici manuscrit.

Jean Delhotel fut curé d'Avioth de 1636 jusqu'à sa mort en 1682. Déjà « fabricant » en 1623, c'est donc durant au moins 59 ans qu'il y exerça son ministère, et dans quelles pénibles circonstances ! Ses écrits, et les archives qu'il a réussi à rassembler et à sauver, ont prolongé son esprit chez ceux qui lui ont succédé.

Deux traits ont marqué son action : 1) garder constamment au pèlerinage son caractère paroissial, en célébrant les fêtes liturgiques courantes au même titre que les fêtes mariales ; en associant toujours les paroissiens aux joies et aux soucis du pèlerinage, comme au contrôle des finances ; en affirmant le lien traditionnel entre Avioth et sa « Dame », autrement dit l'unité de leur histoire ; en défendant fermement le droit du curé à nommer ses auxiliaires.

2) **vouer son amour et son admiration, non au même degré mais simultanément, à Notre-Dame d'Avioth et à sa belle église**, comme le montre, avec beaucoup d'autres, la phrase rapportée ci-dessus. Sa dévotion mariale, justement, lui a fait dépasser ce mépris du style ogival qui est courant à son époque. Il a eu l'intuition des deux grands mérites de son église : ce qu'il appelle sa « **structure** », c'est la technique géniale des constructeurs médiévaux ; et les « **belles figures** » dont il est fier, c'est la remarquable statuaire extérieure de l'église d'Avioth, celle surtout de la façade ouest.

C'est à la permanence de cet esprit après Delhotel que l'on doit la **merveilleuse conservation de tant d'œuvres d'art à Avioth**, village sans défense près d'une frontière mouvante, à travers tant de luttes et tant de crises. Même les dégâts de l'irrégion à l'époque révolutionnaire ont été fort limités à Avioth.

La statue de Notre-Dame, ici encore, s'identifie à son église : légèrement mutilée (aux bras), elle est restée présente à Avioth, sur le

trône que le 15^e siècle lui a dressé à gauche du maître-autel.

Transportée à Montmédy en 1637, en Belgique en 1907, elle devait être, (d'après H. de Julliot), mise en sûreté par les Beaux-arts en 1939, quand furent enlevés les vitraux et les archives : « **Non**, avaient dit les habitants : **elle ne partira qu'avec nous !** » Effectivement elle fut « réfugiée » en mai-juin 1940 dans le sud de la Meuse, à Villers-le-Sec quelques semaines, puis à Benoite-Vaux quelques heures, comme si elle était venue, jeune **Vierge couronnée** de 1934, se concerter avec la plus ancienne des Vierges couronnées de la Meuse (1875) pour la préparation du « Grand Retour » de 1944 : M. l'Abbé Prot, alors curé-chapelain d'Avioth, avait assuré son transport dans les deux sens.

Pour ce « Grand Retour », Notre-Dame d'Avioth ne quitta pas son « trône » ; le même abbé Prot avait fait faire une réplique exacte de la statue, pour ne pas exposer imprudemment la vénérable « image » de Notre-Dame aux aleas de cette longue pérégrination triomphale.



LE TREILLIS DE NOTRE - DAME. — Dans l'église romane, la statue de N.-D. se présentait certainement sans autre ornement, que ceux de sa sculpture.

Dans la nouvelle église, et avant la construction de la clôture actuelle du chœur (15^e siècle), la statue se trouva adossée à un mur et entourée, à ses pieds, par une sorte de grille appelée au 13^e siècle **treillis** ou **treille** (le nom de N.-D. de la Treille, à Lille, vient de là).

Le treillis en pierre d'Avioth était certainement abîmé quand on le remplaça au 15^e siècle. On voulut cependant, pour faire plaisir aux habitués du pèlerinage, en conserver les débris.

Il ne reste actuellement de ce treillis de pierre, en plus du socle, qu'un côté sur trois ; mais, quand s'est opéré le transfert du treillis à cet endroit, il en restait deux.

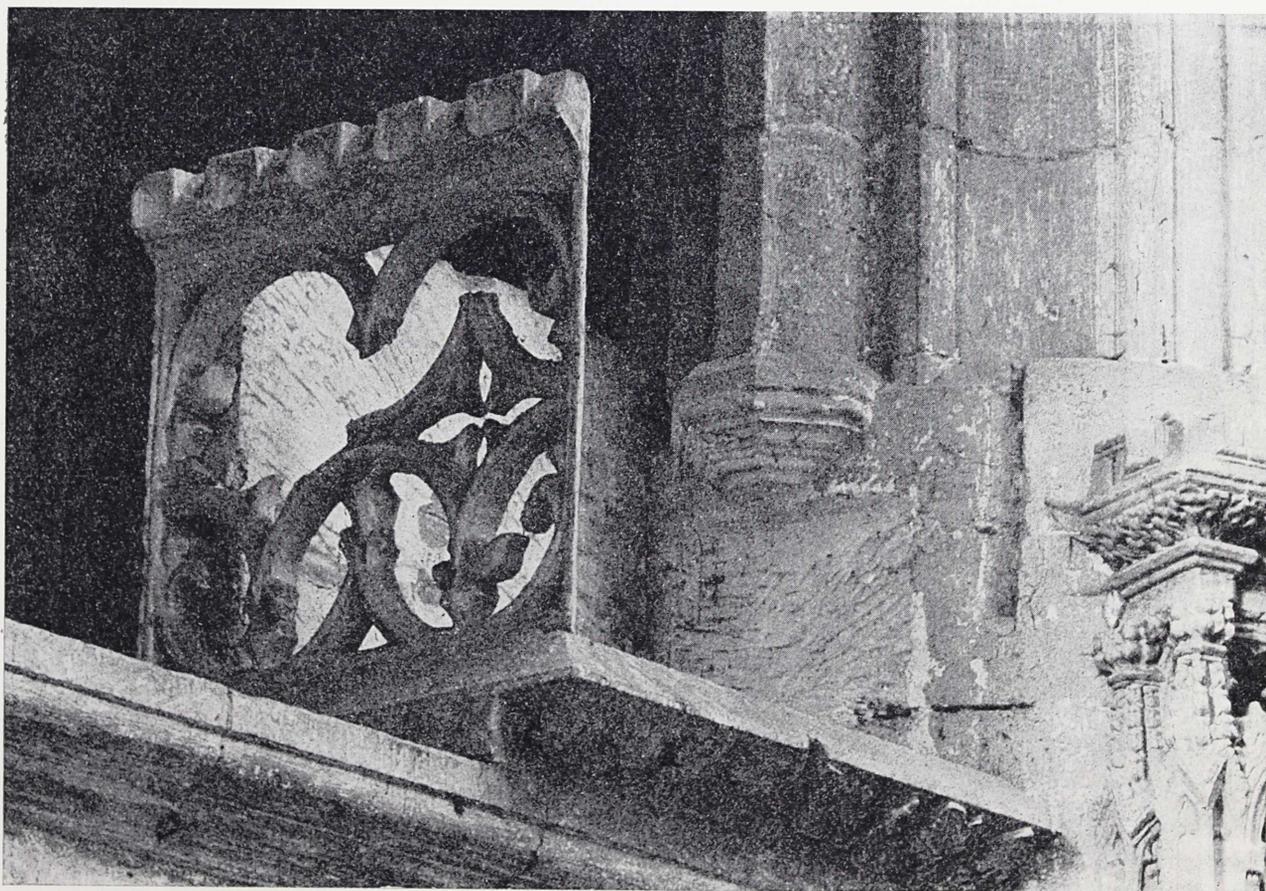
Le 2^e côté qui restait était la face avant. Elle s'appuyait à gauche au côté qui existe encore, et à droite à la colonne. — En regardant, à gauche, le bord vertical du côté resté debout, et à droite l'encoche taillée sur mesure dans le pilier, on constate que les deux extrémités de

cette face avant étaient coupées à 45° : il y avait donc un 3^e côté, semblable à celui de gauche.

Ce 3^e côté, celui de droite, était démoli avant la translation, puisque le socle a été scié de ce côté-là pour permettre à la face-avant d'atteindre le pilier.

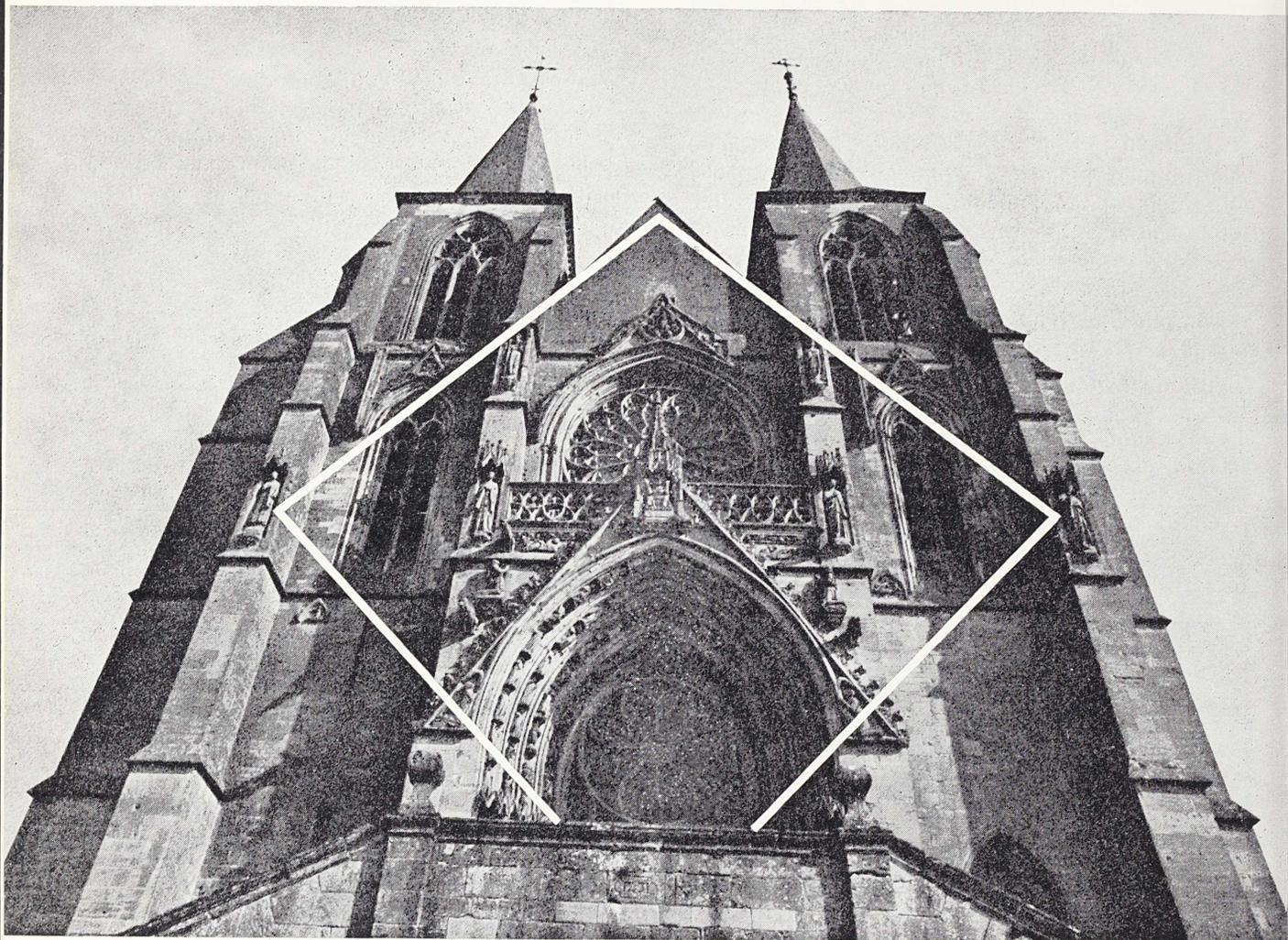
Enfin cette face avant était déjà écornée en bas sur sa droite, puisque l'entaille du pilier ne descend pas jusqu'au socle. Le percement de la corniche et du socle, pour installer plus tard une clochette qui sonnerait le début des offices, prouve lui-même que la face avant existait encore lors de l'installation d'une première cloche (car il y en eut d'autres), mais la brutalité des manœuvres de cette cloche avec une chaînette, prouvée par les éraflures de la corniche et du mur en-dessous, n'a certainement pas aidé à garder la face avant, sans doute la plus ornée, donc la plus fragile.

Il n'y avait pas de 4^e côté, puisque le côté gauche, qui reste, est coupé en arrière à angle droit, pour s'appliquer, avec le côté droit, contre un mur.



LE GRAND PORTAIL ET LA FAÇADE OCCIDENTALE

UN CHEF-D'ŒUVRE DE LA STATUAIRE MÉDIÉVALE



VALEUR ARTISTIQUE ET DOCTRINALE DE CET ENSEMBLE SCULPTURAL

VALEUR ARTISTIQUE. — Elle est véritablement exceptionnelle. Les « imagiers » qui ont planté cette centaine de statues * sur la façade d'Avioth n'ont pas cherché des réussites individuelles isolées, mais bien à monter ensemble, chacun avec sa manière, sa « main » à lui, une ornementation qui soit **accordée à l'ensemble de l'œuvre.** — * Exactement 103, sans compter les ressuscitants, ni les 9 du bas, disparues.

Admirons d'abord la **composition** de ce grand tableau en losange, dont les pointes verticales vont du seuil de l'entrée jusqu'au-dessus de la

grande rosace, alors qu'au centre la scène du jugement s'élargit aux derniers contreforts, en utilisant au mieux les surfaces disponibles.

L'adaptation des détails à l'ensemble de cette composition n'empêche pas de constater partout l'excellence des proportions, la souplesse des costumes sans affectation, la naturelle simplicité des attitudes et la noblesse grave des visages.

Tout cela est la marque de la statuaire gothique la plus accomplie, et nous ramène sinon au XIII^e siècle, du moins au début du XIV^e.

VALEUR DOCTRINALE. — C'est encore au XIII^e S. que se placerait bien cette unité de pensée qui anime toute la façade, cette unique et majestueuse leçon, dont les éléments s'additionnent dans l'ensemble sculptural.

En voici d'abord l'idée générale, puis les éléments, rangés sous cinq titres : A, B, C, D, E, en partant du bas.

LE BUT DE NOTRE VIE, C'EST LE CIEL. La marche de l'humanité vers la cité céleste a ses étapes ascendantes indiquées par les « étages » de la façade : A) tout en bas, ceux qui ont vécu avant le Sauveur ; B) au linteau près des portes, l'heure décisive de la Passion du Christ ; C) dans les voussures, la vie des hommes après le Christ sur la terre ; D) au-dessus du portail, le rassemblement des élus pour le jugement ; E) tout en haut, le triomphe des élus.

A. — POUR MARCHER VERS LE BUT, IL FAUT UN GUIDE ET UN SAUVEUR. — Cette vérité de base a été sentie fortement par les patriarches et le peuple juif qui attendaient le Messie. Les statues disparues sur les piédroits, en dessous des voussures, exprimaient cette espérance fondamentale : à gauche **Adam, Ève, (Noé)**, à droite **Abraham et Moïse** (quelques débris, retrouvés en 1926, sont groupés près de la chapelle neuve).

La Vierge figurait dans cette rangée, mais à part, sur le trumeau entre les deux portes, avec, au-dessus de son dais, cette petite pyramide sculptée, placée en 1907, sans raison, sur son trône du chœur. La place de Marie à cet endroit était fort significative : grâce à elle en effet, **l'ancien Testament aboutit** à l'incarnation du Sauveur ; par elle encore **s'inaugure le nouveau**, à cause de sa fidélité totale à la parole de Dieu, jusqu'au Calvaire.

B. — LE MESSIE NOUS MONTRE LA ROUTE ET NOUS DONNE SA VIE. Une toute petite bande de pierre, ce linteau au-dessus des portes : voilà indiqué l'abaissement du Sauveur dans sa **Passion** (3 scènes : Flagellation, portement de croix, mort) et la discrétion de sa **Résurrection** (2 scènes : femmes au tombeau, apparition dans le jardin).

Mais ce linteau est placé juste entre l'Ancien Testament et tout ce qui suit : **cet événement, sans grandeur apparente, a changé la face du monde** ; la nouvelle alliance est commencée ;

Ce linteau est reproduit au bas des pages 14 et 15.

la vie a triomphé de la mort ; l'amour domine la haine et la violence ; le salut est offert à tous.

C. — LE SAUVEUR NOUS AIDE DANS NOTRE VIE D'AUJOURD'HUI. (p. 18 : photos des voussures, et leur explication). L'aide du Sauveur consiste :

1) dans la **parole de Dieu**, dont l'Église garde le dépôt et continue le message (rangées IV et V, au centre) ;

2) dans les grâces qui nous permettent de sanctifier **nos occupations quotidiennes** tout au long de l'année (rangées III et VI) ;

3) dans l'organisation chrétienne **des deux sociétés**, la civile et la religieuse, l'État et l'Église (rangées II et VII) ;

4) enfin dans les possibilités d'accession personnelle aux **vertus de l'évangile**, surtout la **vigilance** et la **prière** : vigilance rappelée par les 10 statues debout de I et VIII ; prière conseillée sous deux formes : notre propre prière symbolisée par les **deux priants**, homme et femme anonymes au bas du gâble, et le recours à la prière des saints : à genoux sur des socles comme dans une église, **Ste Madeleine et St Jean-Baptiste**, juste au-dessus des deux priants de la terre, se rattachent à cette partie du tableau et non à la scène de la résurrection et du jugement. Ce serait une erreur énorme de les faire intervenir dans le Jugement !

La scène du jugement (partie D) est évoquée aux deux pages suivantes. Situons-la bien sur la façade : elle est au centre, là où la dimension horizontale est la plus grande, car le jugement est universel ; verticalement, elle est placée entre ciel et terre, là où notre ascension vers Dieu se brise (damnés), ou au contraire s'achève dans la rencontre (élus).

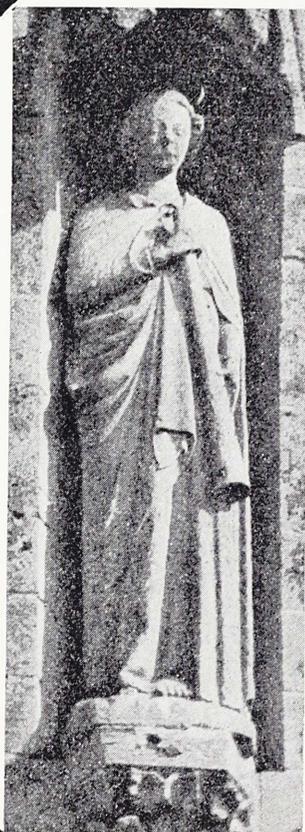
E. — DE NOTRE PART, LE CIEL EXIGE UNE VICTOIRE SUR LE PÉCHÉ. — Le Christ nous a rendu le ciel accessible, mais nous ne pouvons y parvenir qu'en acceptant de combattre nos tendances naturelles vers la facilité et l'égoïsme, de lutter contre nos défauts.

Les artistes d'Avioth nous expliquent cette condition, de façon sculpturale, dans ce **grand médaillon** du sommet de la façade, étudié ci-après, pages 16 et 17.

SCÈNE du JUGEMENT DERNIER

2

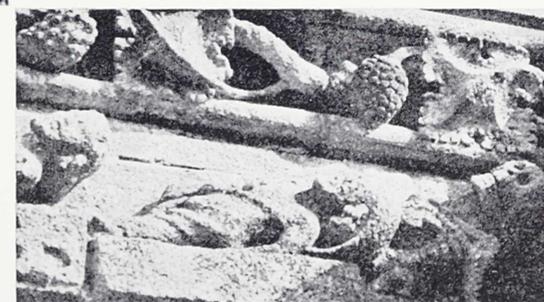
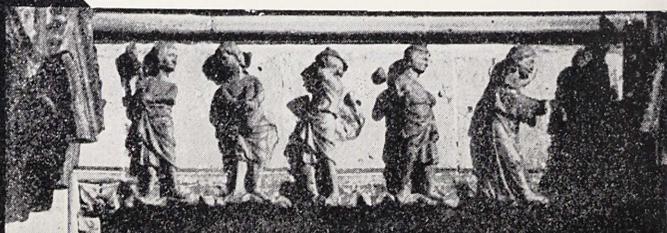
Les deux nobles dames qui dominent la scène étaient toutes deux destinées à préparer le rassemblement des élus : la Synagogue (la religion juive) a les yeux voilés pour n'avoir pas su reconnaître le Messie ; l'Église lui a succédé : elle tient la croix de son chef, et la coupe de son sang (symbole des sacrements dont elle dispose).



D. — LE CHRIST REVIENDRA POUR JUGER LES VIVANTS ET LES MORTS. Ce jugement sera universel : la scène s'élargit au maximum et 4 anges sonnent le signal aux 4 « coins » du monde (n'est-il pas sympathique celui qui baisse sa trompette en continuant de souffler ?).

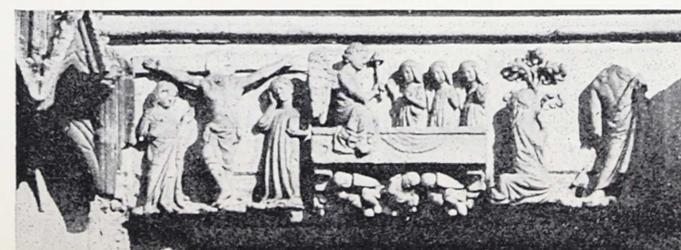
ALORS APPARAÎT LE CHRIST ! Il est assis, comme juge ; porté sur les nuées ; dans la gloire et la puissance de Dieu, la grande rosace lumineuse lui servant de nimbe. . . Il montre ses plaies que l'imagier a marquées d'une rose à ses mains et à son côté (droit) ; il porte la couronne d'épines et deux anges présentent les instruments de sa Passion. Préface au jugement : « Voilà ce que j'ai fait pour vous ! Qu'avez-vous fait vous-mêmes ? ».

(revoir l'ensemble page 12)



3

Les ressuscités sortent des tombeaux, mais le tri des élus n'est pas fait. — Près du loup qui hurle « à la mort », parce que le règne de Satan prend fin ce jour-là, voici trois ressuscités remarquables : le 1^{er} semble trouver naturel ce qui lui arrive, il s'y attendait ! le 2^e, une femme, qui ne veut pas bouger avant que sa « toilette » ne soit terminée ; et le 3^e si pressé, qu'il se remue avant que son squelette ne soit « vêtu de sa chair » !



Le linteau au-dessus de l'entrée du grand portail

lire page précédente : B.

LE MÉDAILLON AUX HUIT TÊTES

UN TABLEAU " PARLANT "



GRACE A LA PHOTO, nous pourrions interpréter ce beau groupe qui domine la façade occidentale. Il mérite d'être étudié ; vous en jugerez vous-même.

UN SYMBOLISME CLAIR. — **Le cercle** qui entoure ces huit têtes est traditionnellement le symbole du bonheur des élus, tout comme le nimbe dont les peintres entourent la tête des saints. Ici est donc représenté **le bonheur du ciel**, mais au lieu d'évoquer la grande foule de l'Apocalypse, le sculpteur a opté pour une solution plus simple et en même temps plus doctrinale : il nous indique que le ciel appartient à ceux qui sur terre ont triomphé du péché.

SUJET CENTRAL. Au milieu du cercle, une seule personne, une seule tête : cette figure calme et sereine, aux yeux fermés par l'extase, symbolise à elle seule tous les hommes et toutes les femmes de toutes régions, de toutes races, qui possèdent le bonheur du ciel, grâce à leur victoire, ici-bas, sur les tendances au mal que chacun doit dominer en soi et qui se nomment les vices principaux.

LES SEPT AUTRES TÊTES sont donc ces vices principaux qu'on appelle traditionnellement **les sept péchés capitaux**. Nous allons les reconnaître l'un après l'autre dans ces têtes qui les symbolisent, en partant du sommet du médaillon et en continuant par la droite.

1) Cet homme dont la bouche vocifère et les yeux s'exorbitent, dont le buste semble vouloir bondir par-dessus la figure centrale, « hors de ses gonds » : c'est la **colère**.

2) **L'avarice** : cette tête de vieux grigou est la plus petite de toutes et la moins avancée : l'avare est anxieux et se cache ; sa bouche ouverte laisse deviner ses machoires édentées : l'avare est insatiable et se néglige.

3) Ce regard à la fois intense et méchant, cette bouche méprisante et baveuse, qu'est-ce donc sinon **la jalousie** ? L'envieux épie et condamne volontiers.

4) Lippe grasse et face joufflue, la plus épaisse tête de toute la série : vous devinez **le gourmand**, dont même la goutte purulente (bandelettes) ne peut brider la gloutonnerie.

5) L'homme qui dort si tranquillement quand il faudrait travailler, c'est **la paresse**.

6) **La luxure** est évoquée par une coquette aux traits vulgaires, tête parée d'un attifet brodé, et engoncée sur sa collerette, bouche aux baisers faciles. Elle ne représente pas l'impureté, mais ce qui peut y conduire.

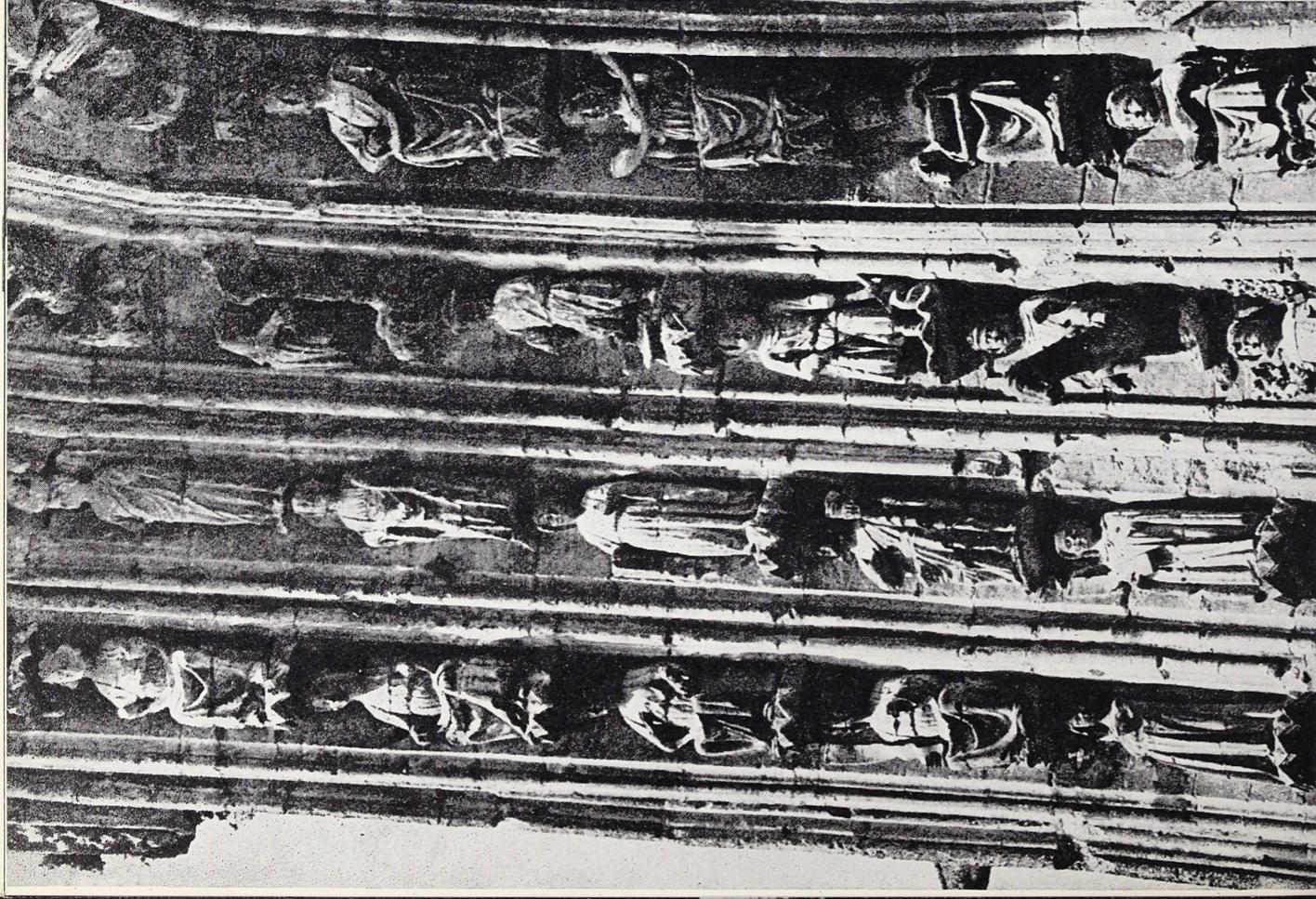
7) Cet homme au visage pomponné, raie au menton, à sa « mouche » et à sa moustache, tête fortement redressée et satisfaite : arrogance et vanité, deux formes extérieures de **l'orgueil**.

APPRECIATION. — Que l'église, l'insigne église d'Avioth était belle, il y a près de 700 ans, dans la fraîcheur de sa nouveauté ! Cette façade mérite un éloge spécial pour la **variété, le réalisme et l'harmonie de sa statuaire** ; les gens d'Avioth et les prêtres du pèlerinage ont recruté certainement pour cette église une équipe de grande valeur : **très rares** sont les ensembles qui puissent être comparés à celui-ci, même dans des cathédrales de plus vastes dimensions et mieux connues. On comprend que dans les lopins de terre offerts par les donateurs de cette région pour leur église, deux séries se soient groupées pour former deux **fermages** d'Avioth qui ont gardé jusqu'à la Révolution le nom de l'entreprise à laquelle on les destinait : « **le gagnage des piliers** » pour l'ossature audacieuse de l'édifice, et « **le gagnage du portail** » pour cette œuvre artistique de la façade ouest.



Ces coqs qui sont en train de se battre dans le cavet sous les piédroits à gauche du grand portail ne voient pas qu'ils sont guettés par des chats à queue de reptiles qui symbolisent encore le « Malin » dont il ne faut pas faire le jeu.

Ici une fable dont la leçon est donnée par des animaux, mais les têtes du médaillon, 20 mètres plus haut, où les sculpteurs les ont-ils prises pour leur donner tant de réalisme, sinon parmi leurs « compagnons », ou mieux encore parmi leurs hôtes, les « bourgeois » d'Avioth ?



« LECTURE » DES VOUSSURES DU GRAND PORTAIL. —
D'après le plan d'ensemble de la façade, essayons de distinguer
dans ces 66 statues des voussures quelques éléments d'inter-
prétation.

Pour aider le lecteur à nous suivre, nous avons numéroté
les rangées en chiffres romains de I à VIII ; le chiffre arabe
indiquera la place d'une statue dans sa rangée, en partant du
bas.

PREMIÈRE VOUSSURE : rangées IV et V, au centre. — Une
erreur à dissiper au départ : IV-1 ne représente pas Jessé,
mais **Moïse et le buisson ardent**. Intrigué par ces feuilles qui
flambent sans se détruire, Moïse s'en approche (Exode ch. 3).
Sa surprise se mêle d'effroi quand Dieu lui parle : accroupi,
renversé, il ferme alors volontairement les yeux pour ne pas le
voir. Après ce **Moïse, David, IV-2, et Salomon, IV-3** : ces trois
chefs d'Israël étaient pour les Juifs les auteurs principaux de
la Bible, puisqu'on attribue à Moïse la Loi, à David les Psaumes,
et à Salomon les livres sapientiaux.

LECTURE DE LA PREMIÈRE VOUSSURE (suite)

On peut donc interpréter cette voussure comme **une présentation de la Bible**, de sa rédaction et de l'usage personnel, religieux, et même politique qu'on peut en faire. — A l'autre bout, V-1 termine cette série en nous montrant le Christ recommandant la lecture des Saints Livres : « **Scrutez les Écritures : elles me rendent témoignage.** » (Jean V, 39). Dans l'intervalle, vous remarquerez **un moine** qui médite la Bible, IV-4, **un copiste** qui la transcrit IV-5, et **un prophète** attentif à l'inspiration qu'il doit transmettre, V-4. Ces deux derniers utilisent un bureau portatif.

DEUXIÈME VOUSSURE : III et VI, deux fois 8 personnages : **douze évoquent des occupations saisonnières, une pour chaque mois.** **Janvier**, mois des courtes et froides journées, est représenté par un homme qui rentre des champs (un outil posé à sa gauche) et se chauffe (chaussures rangées à sa droite). — **Février** : statue mutilée qui semble trier des graines dans son giron (?). — **Mars** : un vigneron taille la vigne, III-3. Un dicton local affirme en effet : « Taille tôt, taille tard ; rien n'avaut la taille de Mar(s) ». — Cette belle adolescente au front garni d'un bandeau fleuri, et qui porte deux rameaux verts, III-4, personnifie **avril**, le mois du printemps. — Ce jeune cavalier de **mai** part-il en promenade par le beau temps ? Ou bien va-t-il conduire un cheval pour la guerre, l'Église ayant alors retardé jusqu'en mai la reprise annuelle des hostilités ? — **Juin** : binage des terres et sarclage des légumes, par un gaucher. — **Juillet** : chapeau de soleil et rateau de faneur ; on fane tard parce qu'on ne fane alors que dans la prairie, à côté des rivières — Fauchage du blé à la faucille, en **août**, III-8 ; la faux, déjà connue, ne sert encore que pour les prés. — **Septembre**, VI-8 : vendange. — **Octobre**, VI-7 : on sème le blé ; c'est le « moyen ». — **Novembre**, VI-6, offre un petit tableau aussi curieux que pittoresque : les porcs sont conduits à la « glandée » dans les bois. — VI-5 achève la série : en **décembre**, à califourchon sur un porc gras, un paysan va « tuer le cochon », mais... c'est le tueur qui a disparu : son buste penché ne tenait guère à la muraille !

Les 4 statues qui restent (VI, de 4 à 1) peuvent indiquer des travaux non saisonniers : on penserait pour 2 à un **courrier**, et pour 1 à un **fileuse** !

Remarquons au passage la **technique des artistes sculpteurs**, les « imagiers » de ce portail. En suivant les rainures de jonction des pierres, on constate que chaque statue est taillée dans deux morceaux de pierre dont la partie arrière bâtit la voussure pour la même hauteur. Une 3^e pierre étroite est posée entre les statues, et taillée pour former dais et socle ; cette taille est confiée aux apprentis-sculpteurs. L'étroitesse de ce dais explique sa fréquente brisure.

TROISIÈME VOUSSURE : Les 9 statues des rangées II et VII y sont tellement serrées que les dais se rétrécissent jusqu'à disparaître au sommet, où les crânes se touchent.

Interprétation proposée : cette 3^e voussure présente un éventail des situations sociales diverses, s'il est vrai que II-1 représente un riche amplement vêtu (ou un marchand), II-2 un pauvre qui mendie, et les statues du sommet de VII des dignitaires ecclésiastiques.

LA QUATRIÈME VOUSSURE a ceci de particulier que la même leçon est donnée par dix personnages debout, qui sont **les dix vierges de la parabole** de Math. XXV. Les 5 vierges sages de I ont leur lampe droite et allumée ; les étourdies, en VIII-1 à 5, ont beau renverser leur lampe vide qui s'éteint : elles n'ont plus d'huile. Leçon de prudence et de vigilance, en rapport direct avec le jugement : « Vous ne savez ni le jour, ni l'heure. » — Les huit autres statues assises de cette voussure rappellent d'autres vertus évangéliques : peut-être la **tempérance** dans VIII-7, et la **justice** (St-Louis) dans I-9 ?

STATUES DE LA GRAND'NEF. — Elles représentent 12 apôtres avec le Christ et la Vierge. Une 15^e statue (13^e apôtre) est maintenant reléguée (tête cassée mais réparable) à l'étage de la sacristie, ayant figuré jusque 1967 à la hauteur de la tribune actuelle de l'orgue, côté Nord. La 16^e était placée sous la tour Sud, et portait l'écusson de la famille d'Orléans. Elle a disparu et c'est dommage.

Schaudel a estimé qu'elle faisait partie du groupe de la grand'nef, et en a déduit que ces statues avaient été offertes par le duc Louis d'Orléans; ce prince, durant la folie de son frère Charles VI, régna en effet sur le Luxembourg depuis 1400 jusqu'à sa mort, à 35 ans, en 1407.

Leur peinture aux teintes criardes (la dernière couche est de 1844) leur attire un mépris qu'elles ne méritent pas. Elles attendent qu'on les en délivre. Sur la photo en noir, les contrastes sont atténués.

St ANDRÉ, patron des pêcheurs, amant de la croix qu'il serre sur son cœur (croix dite de St André, en « X »). Généreux pour quitter son métier, il est le premier des « Douze » à s'attacher au Christ; il lui sera fidèle jusque dans sa mort sur la croix.

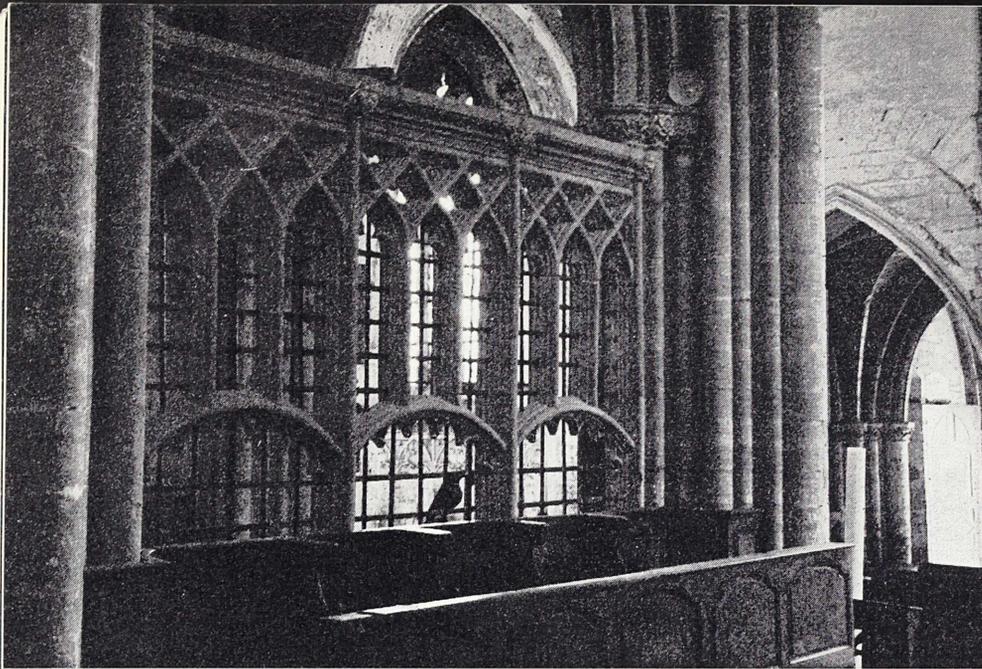
St PHILIPPE, représenté lui aussi avec les deux « attributs », les deux signes de son identité: la croix et le diable; la croix triomphale par laquelle il renversa tant d'idoles, et le diable grimaçant sous ses pieds.

Ces statues du début du XV^e siècle furent, après celle de la Sainte Vierge, qui longtemps y fut la seule vénérée, les premières à pénétrer dans l'église d'Avioth, dont toutes les autres « images » jusqu'alors étaient dehors, ou dans les vitraux. — Mais pourquoi la statue de St Philippe et ses trois sœurs du bas de la nef ne sont-elles pas surmontées d'un petit dais de pierre comme celles de l'avant-chœur ?



UNE INITIATIVE INDIVIDUELLE

prise par le Duc d'Orléans pendant l'occupation française du Luxembourg (1400 - 1407)



LE MOBILIER DE PIERRE, TÉMOIN DU CULTE MÉDIÉVAL

Mgr Aimond, dans son livre « Notre-Dame dans le diocèse de Verdun » (p. 102), signale le caractère unique de cet ensemble d'Avioth.

« Le chœur forme un ensemble unique, où tout le mobilier et le décor datent du (moyen-âge) : autel majeur, imposant tabernacle ciselé, trône de Notre-Dame, banc du célébrant, armoire sculptée (disons « fonts de baptême »), clôture ajourée en pierre ».

I. — L'AUTEL MAJEUR, ou maître-autel, fut le premier autel de l'église actuelle (XIV^e siècle), mais ses sculptures des quatre évangélistes gardent quelque chose du style roman de la primitive église. — Sur les côtés, on distingue encore les peintures des 4 grands Docteurs de l'Église latine : St Augustin et St Ambroise, St Grégoire et St Jérôme (XVI^e siècle).

Pendant trois siècles, ce bel autel a été caché (et ignoré) sous un rétable monumental en bois comportant, au-dessus d'un tabernacle central (l'autre est alors inutilisé) un tableau de la Ste Trinité et un autre de l'Assomption. Cette décoration a disparu vers 1868 et l'autel de pierre a été rendu à sa destination : il garda cependant un petit tabernacle central jusqu'au début du XX^e siècle, et un gradin de chaque côté du tabernacle, supprimé récemment pour les messes « face au peuple ».

II. — LE TABERNACLE en pierre (du XV^e siècle), rendu à sa fonction, a conservé cette porte en fer forgé, dont l'inscription sera étudiée ci-après. Les anges céroféraires sont une addition récente, après avoir figuré à côté du trône de la Ste Vierge, où Ottmann les situe en 1857.

III. — LE SIÈGE DU CÉLÉBRANT (XIV^e siècle) a parfois été pris pour un siège d'évêque, mais le siège épiscopal se situe toujours à gauche (côté évangile) et n'a qu'une place. Celui-ci en a trois : célébrant et ses deux assistants. Jamais Avioth n'a été séjour d'évêque : ce petit village n'a même probablement jamais reçu la visite de l'évêque de cet énorme diocèse de Trèves, d'où ne venaient à Avioth que des évêques auxiliaires parlant français.

IV. — LA CLOTURE DE PIERRE (XV^e siècle) a reçu vers 1720 ses grilles de fer. Celles de la photo (côté épître) sont l'œuvre de J.B. Lepaute, père de ce Jean-André Lepaute, qui fut à Paris un horloger mondialement célèbre, inventeur d'un échappement à chevilles, dont Beaumarchais lui disputa le mérite. Cette belle clôture fut cachée jusqu'en 1940 par des dossiers monumentaux de bois, au-dessus des stalles, œuvre du sculpteur Bandeville, de Stenay, en 1791. — La grille ouvrante, derrière le centre du maître-autel, a été réalisée pour donner, devant leur oratoire, la communion aux Sœurs Bernardines, installées à Avioth en 1937.

V. — Un commencement de JUBÉ avait été édifié à l'entrée du chœur ; il est probable que sa construction, qui risquait de masquer le chœur aux fidèles, ait été contestée, car il resta inachevé.

La pose d'une chaire à prêcher en 1538 (sans son abat-son, vilain et inutile) n'a pu que contribuer à l'abandon du Jubé inachevé. Négligé et délabré, il fut démoli en 1715 et remplacé par une grille, dont on voit encore la ligne d'insertion dans les 2 piliers chœur-transsept.

VI. — LA BANQUETTE DE PIERRE qui court le long du chœur dans le déambulatoire a dû servir pour les confessions avant l'usage des confessionnaux. Ceux-ci furent construits après le 16^e siècle, en nombre suffisant pour les pèlerinages : le visiteur apostolique en signale neuf en 1786 (en bois).

VII. — FONTS DE BAPTÊME. — Les fonts, la fontaine de baptême, c'est le récipient, le réservoir où se garde l'eau de baptême ; la piscine de baptême, c'est la vasque, la cuvette qui recueille l'eau versée pour baptiser : nous avons tendance à confondre fonts et piscine. A Avioth, ils étaient bien distincts, et tous deux dans le chœur, comme le signale une visite canonique de 1786 (archives de Trèves).

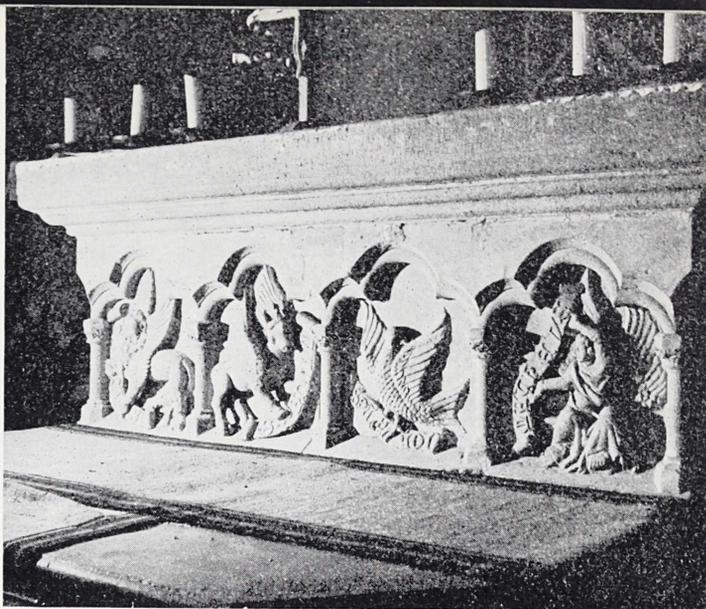
L'armoire de pierre, à gauche de la Vierge, contenait un récipient vertical en cuivre étamé, enfermé à clef dans cette armoire, comme l'exigeaient les règlements. On y prenait l'eau à un robinet soudé à la base : c'était la fontaine baptismale d'Avioth jusqu'au 19^e siècle, semblable aux fontaines de lavabo, alors en usage dans les maisons.

La piscine au-dessus de laquelle se donnait le baptême était, suivant le rapport de la visite canonique de 1786, « fixée à l'autel majeur », disons : au rétable de bois qui recouvrait le maître-autel.

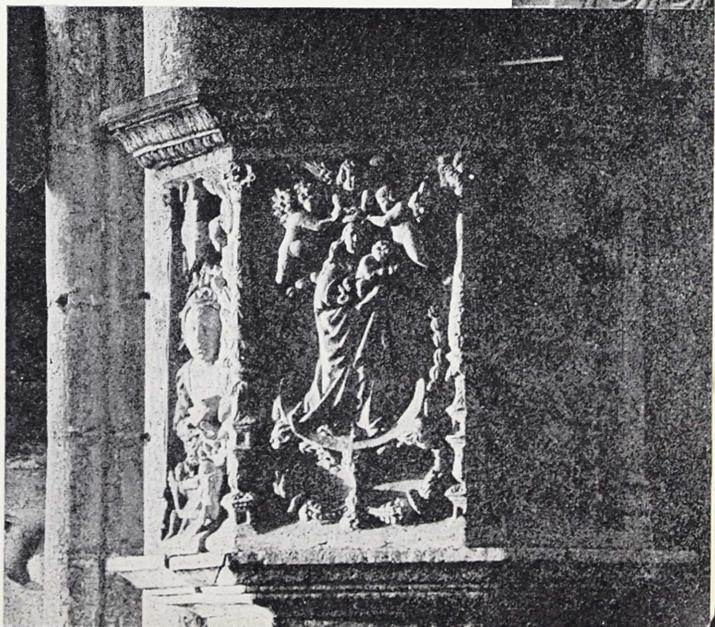
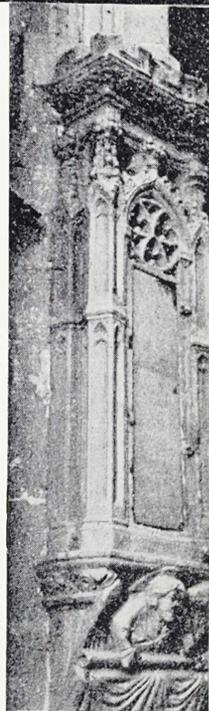
Des armoires murales analogues existaient à Thonnelle et Villécloye, églises à la charge d'Avioth, mais aussi à Petit-Verneuil, à Chauvency-St-Hubert, pour ne parler que du voisinage.

LA SCULPTURE du bas de cette armoire représente un baptisé : derrière sa tête le nimbe crucifère rappelle que « le chrétien est un autre Christ » ; il tient le cierge pascal, que la liturgie du samedi-saint présente comme le symbole de la lumière et de la force du Christ, dans la cérémonie de la préparation de l'eau de baptême de l'année ; enfin les draps blancs et les ailes d'ange signifient que, purifié par l'eau qui régénère, le chrétien naît à une vie nouvelle, qui doit éviter la souillure.

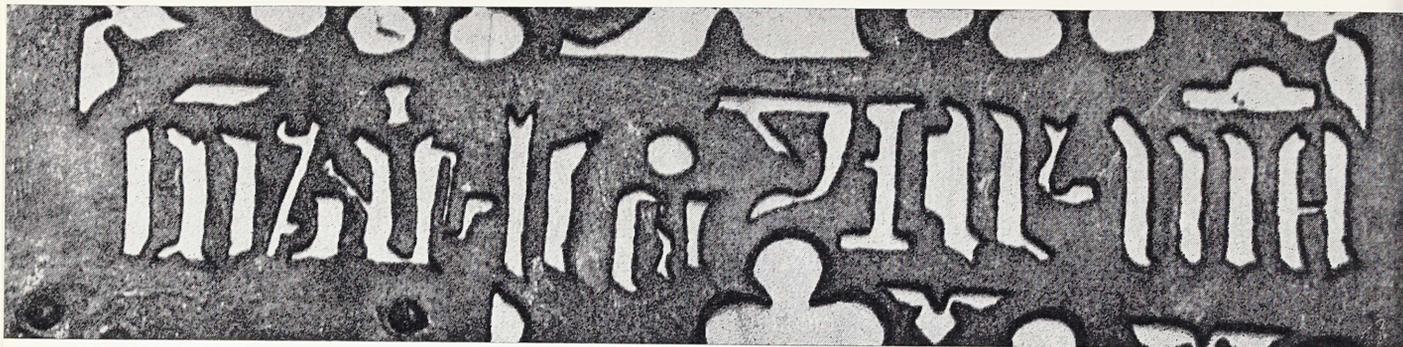
BAPTÊMES D'ENFANTS MORT-NÉS. — De toute la région, on apportait des enfants mort-nés devant Notre-Dame d'Avioth, pour obtenir la grâce de pouvoir les baptiser. Si des « signes de vie » apparaissaient sur leur corps — ordinairement quelque rougeur ou chaleur sur une partie du corps, parfois mouvements des membres — on les baptisait sous condition.



Ces « signes de vie » étaient souvent discutés, mais les malheureux parents croyaient que tous les enfants mort-nés retrouveraient assez de vie à Avioth pour recevoir le baptême : cette croyance à l'effet certain de pareilles démarches les entachait de superstition, car le miracle ne peut pas être attaché automatiquement à un geste. Le visiteur de 1786 interdit formellement au curé d'Avioth de continuer ces baptêmes, tels qu'ils se donnaient alors.



L'INSCRIPTION DE LA PORTE DU TABERNACLE



Pour déchiffrer cette inscription, **vont vous aider** :

- la **photo**, plus fidèle que le meilleur dessin ;
- un **texte** d'écriture bâtarde, qui apportera des points de comparaison à une inscription trop brève pour en fournir elle-même.

Une remarque : dans cette porte de fer, les lettres sont taillées comme dans un pochoir, où les **boucles ne peuvent être fermées**.

Nous essaierons d'avancer avec clarté et méthode, mais nous pouvons tout de suite affirmer que nous sommes en présence de **cinq mots nettement séparés**, comme nous l'indiquerons pour chacun.

Les **1^{er} et 5^e mots** sont tous deux surmontés d'une barre d'abréviation. On abrège alors normalement sans supprimer ni le début ni la fin du mot : voyez, dans notre texte, 5^e ligne : **conseill(e)r** ; 6^e ligne : **p(ar)lem(en)t** — le **trait sous le « p »** est une barre d'abrév. — ; 7^e ligne : **Guill(aum)e**.

Ces deux mots sont en outre des abréviations courantes : JE (su) S, M (ari) A. Pas de difficulté pour le dernier, mais le mot Jésus, dans tous les manuscrits jusqu'au 16^e siècle, **s'abrège en lettres grecques** : on a donc un « I » = « i » ou « j » comme en latin ; puis un « ê » long (êta), qui s'écrit « H » ; enfin le « s » est un « s » final, que vous trouvez aussi en français dans notre texte de 1500 : voyez fin des lignes 2, 4 et 6, trois formes diverses du même « s ». Lisons donc IH(su)S.

Quatrième mot : AVE. — La majuscule « A » est traitée librement : comparez avec le « E » du texte, en tête des 1^{re} et avant-dernière lignes du texte de Paris. — Le « v », qui s'écrit alors en deux traits verticaux, a ici ses deux traits superposés. C'est un procédé de la bâtarde

que vous retrouvez dans notre texte : **de** en 1^{re} ligne, **honorables** en 2^e ; 3^e **hommes** ; dernier mot **apopticaire**. — Enfin le « E », pareil à ceux des inscriptions suivantes, mais s'achevant ici en un tiret horizontal **qui marque la fin du mot**.

Deuxième mot : AIT. — Vous retrouvez après le « t », **bien lisible**, le tiret de séparation dont nous venons de parler. — Le « a » est « **gothique** », et se rencontre dans la bâtarde aussi bien que l'autre forme, lue dans MariA tout à l'heure : voyez encore le texte, 1^{re} ligne « l'an de grace », dernière ligne « **marchan(d) apopticaire** » (pharmacien). — Enfin le « i » est **coincé au-dessus**, entre A et T. — Ait signifie : (il) dit.

Reste le 3^e mot : « illi », « à elle », avec une de ces petites fioritures, familières aux scribes

In lan de grace mil et
Cingcens. honorable
hommes et saiges. mai
stres Tinstan de fofame
Conseillr. du roy. en so
plent. Nicole gilles

Extraits d'un épistolier

Et guillè de gaigny.
marchant/apopticaire

Notre-Dame de Paris (1500)

(UN PEU DE PALÉOGRAPHIE)

d'alors (voyez texte 1500), pendue au second « l ». Le gros point au-dessus est un point de séparation plus important, puisqu'il annonce une deuxième phrase, et non un point sur « i ».

Une objection vient à l'esprit : « Jésus lui dit : AVE MARIA », quel rapport cela peut-il avoir avec un tabernacle ?

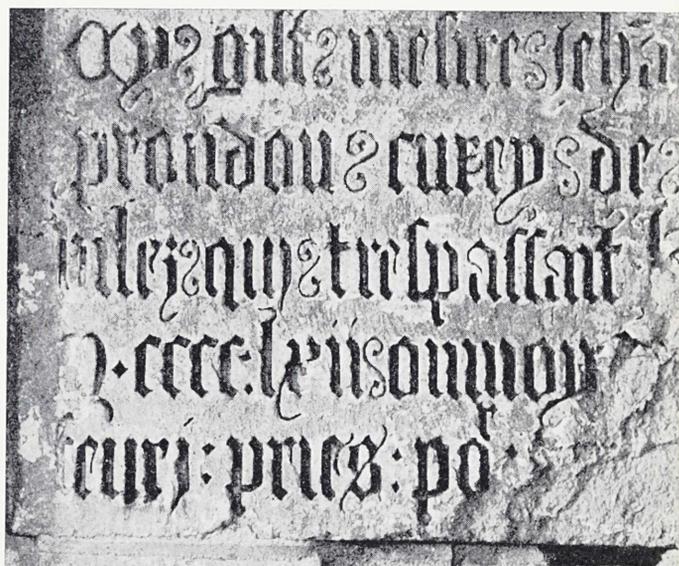
Avioth est un lieu de pèlerinage marial. Sur une cloche, la dernière coulée à Avioth sur la place, en 1771, et qui fut rachetée en 1791 par les gens de Breux, on avait inscrit une prière à St Basile (patron de Dame Bazile, la marraine) en la changeant dans un sens marial : « Priez pour nous le Fils de Dieu » y devenait : « Priez pour nous le Fils de Marie ».

Et sur une belle grande burette de métal retrouvée en 1867 sous les combles figurait une inscription, encore mariale, et inattendue sur une burette d'huile sainte : « Ave Maria, gratia plena... ».

Sur le tabernacle aussi l'intention mariale est évidente, mais son rapport avec l'eucharistie n'en est pas moins réel. Par une coïncidence curieuse, le verbe latin « ait », comme le français « dit », peut avoir au choix un sens passé ou présent ; on rappelle aux pèlerins que le salut de l'ange qu'ils redisent à la Ste Vierge, le Christ aussi l'a dit à sa mère, avant nous, et même, si l'on pense à la foi sans nuances de cette fin de Moyen-Age, à sa manière de comprendre la présence du Christ dans l'Eucharistie, on peut lire l'inscription au présent : « Ici, dans ce tabernacle, le Christ salue sa mère avec nous ».

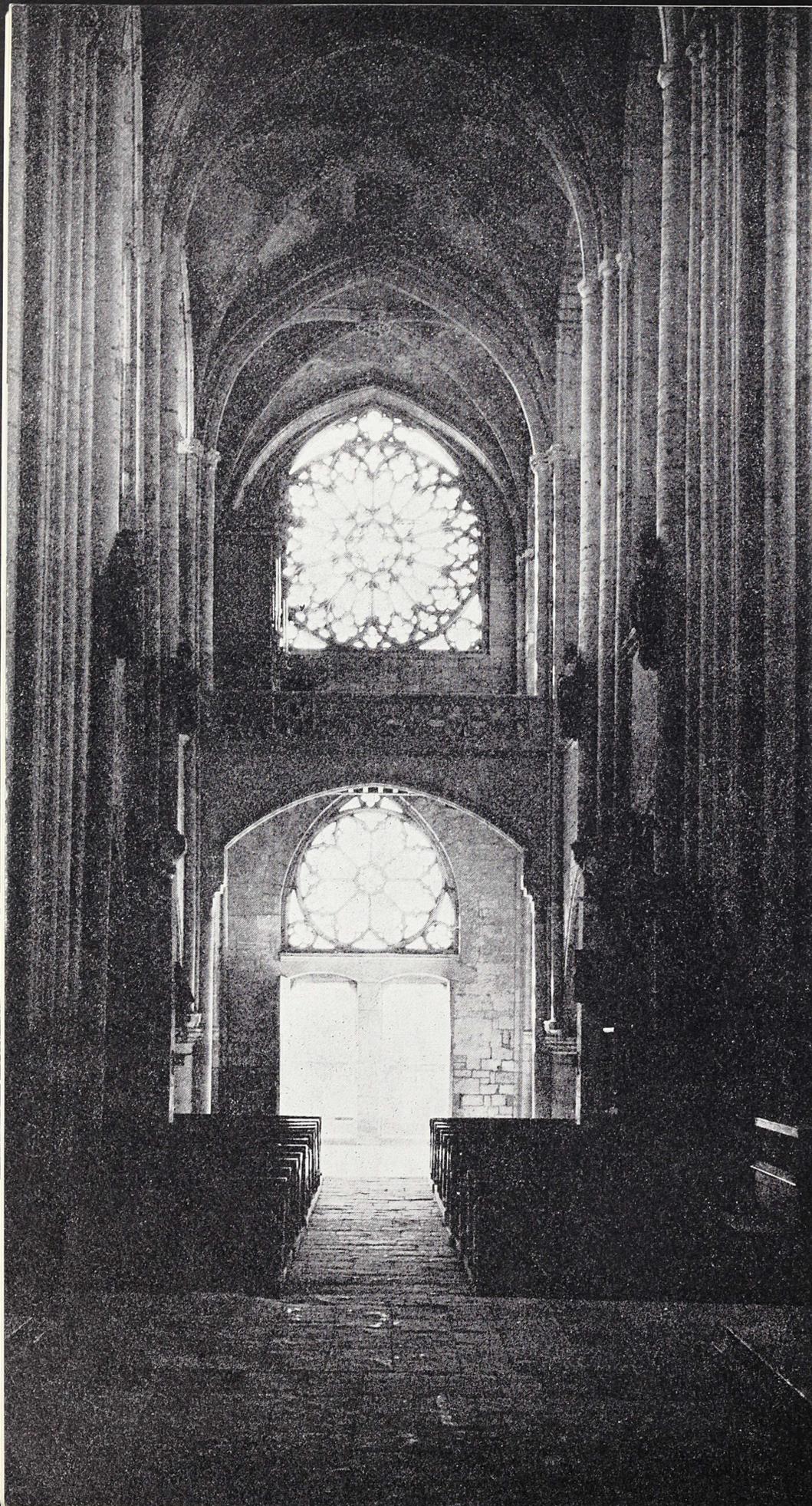
Ajoutons que, pour des gens qui avaient vu, peut-être avec une certaine désapprobation, changer trône de la Vierge et tabernacle, c'était une manière d'expliquer l'heureuse disposition qui permettait de s'adresser à la Vierge en union avec son Fils, d'unir le culte marial au culte eucharistique.

« Alors, que ne l'a-t-on écrit en français ? Ce serait plus lisible ! — Oui, mais avec l'écriture et le style du XX^e siècle, et sans abréviations ! »



AUTRES INSCRIPTIONS. — Celle de « Cécille, fame (femme) de VY (de Vic) mère de Jean de Vic, avesq (ue) — évêque — de Caurien (Coria, en Espagne), morte en MIL-CCCC-XI. — (Pierre tumulaire du déambulatoire, côté droit). Celle de Jean Proudou, curé de Biley (Billy), mort en 1462, « on moy de févry » au mois de février (ce qui fait pour nous 1463). (Pierre tumulaire replacée près du bénitier de l'entrée au 16^e siècle).

Vu le faible nombre des inhumations dans l'église, on se demande si ces inscriptions ne viennent pas de sépultures du cimetière, peut-être de celles qui occupaient l'emplacement actuel de l'accès au portail latéral. — Seul, le Seigneur de Breux, donateur du terrain, a pu y ériger un monument funéraire à gisant, (changé deux fois de place).



LES DEUX ROSACES DE LA GRAND'NEF

**PRENANT LUMIÈRE
SUR LA FAÇADE
OCCIDENTALE**

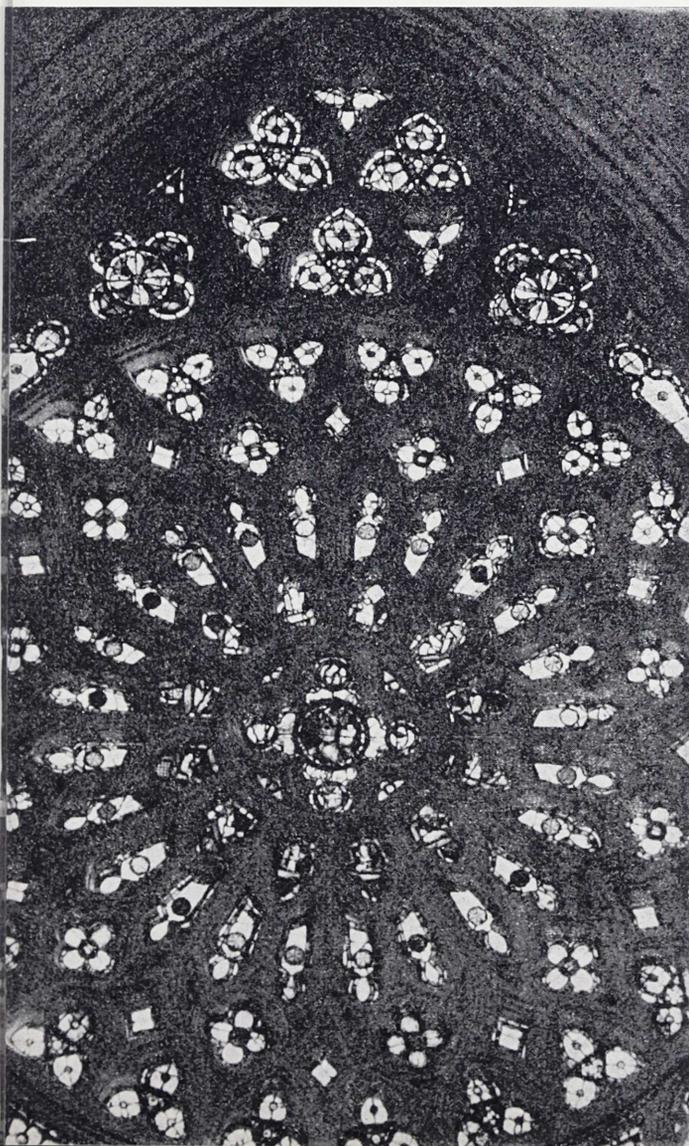
Noble pureté des lignes élancées des piliers, naturelle simplicité des ornements : nous sommes au XIV^e siècle, moins les couleurs des vitraux, plus la tribune, les statues et la chaire à prêcher.

LA RICHESSE ET LA VIRTUOSITÉ

du style flamboyant (XV^e siècle)

Face au soleil de midi, cette grande baie surplombait le « Portail de la Vierge ».

Ce portail a été transféré au XV^e siècle à sa place actuelle et remplacé ici par la chapelle St Jean ; à la même époque a été monté ici le nouveau « remplage » de la rosace, dont le centre conserve quelques restes de ses vitraux, difficiles à lire.



AU XVIII^e SIÈCLE, les constructions sont terminées, les guerres apaisées, le pèlerinage continue.

Lors de la « grande entreprise » de construction, lancée au XIII^e siècle, comme durant la période d'embellissements qui débute au XV^e, des quêtes régionales s'organisent pour intéresser un plus grand nombre à l'« Œuvre de Notre-Dame ».

Dans les périodes d'arrêt des travaux, comme pour la marche ordinaire et le maintien des activités après l'achèvement, les besoins de l'« Œuvre » sont moins visibles mais aussi réels. La « fabrique », c'est-à-dire tout ce qui concerne la gestion des biens matériels de la paroisse, aura une importance exceptionnelle à Avioth où, en plus des biens de la paroisse, la « fabrique » gère aussi les biens du pèlerinage et en assume les charges.

On comprend que la « fabrique » d'Avioth ait reçu une organisation officielle particulière dès 1372 : un receveur en assure la comptabilité, surveillée par un contrôleur ; les comptes annuels se rendent en présence du clergé et de la « municipalité » (mayeur et échevins) et les habitants y ont libre accès.

ÉTAT DES FINANCES VERS 1710, (d'après un dossier de procès). Les revenus consistent toujours en dons, quêtes, et rentes de fondations, dont une bonne partie en nature.

Les dépenses sont à l'image des recettes : partie en nature, partie variable en offrandes occasionnelles, partie fixe en argent. Elles se répartissent sous 3 titres.

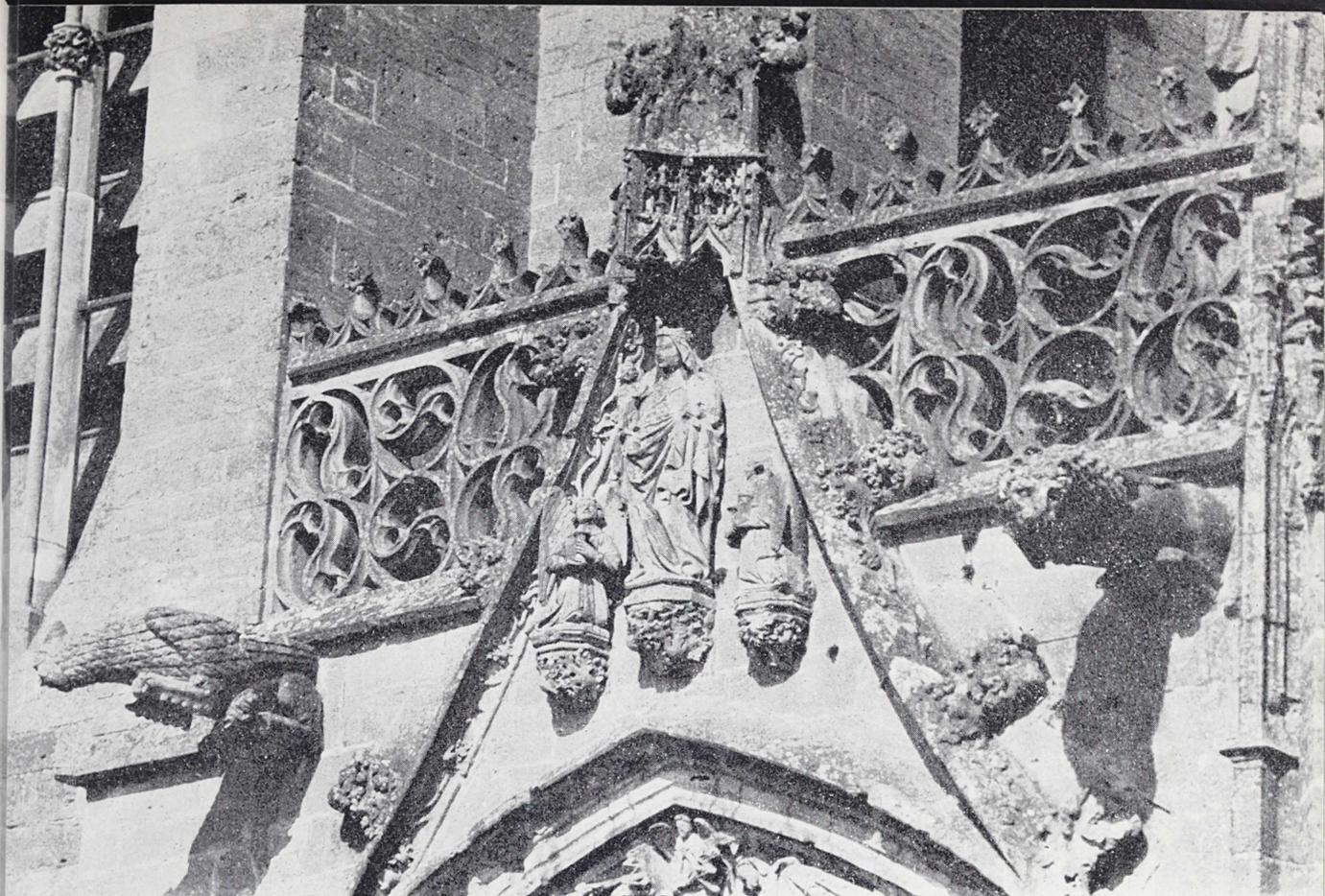
Frais de personnel. — La pension fixe annuelle du curé est de l'ordre de 400 Fr. ; celle des fabriciens (les 4 prêtres à la charge et au service de la fabrique) : chacun 120 Fr. — Le receveur aux comptes touche 100 Fr. par an, le contrôleur 10 Fr., l'organiste 200 Fr. (c'est justement ce tarif qui est en cause dans le procès). — Sept autres employés dépendent de la fabrique : un chantre, un maître d'école, un sonneur de cloches (il paie lui-même ses aides), un « horloger », un lavandier pour église et hôpital, deux marguilliers ou synodaux. Certains emplois peuvent se cumuler.

Entretien de bâtiments. — D'abord du principal, l'église, alors entièrement à la charge de la fabrique. — Entretien partiel des églises de Thonne-le-Thil, Thonnelle et Villécloye. — Église S. Brice et son ermitage. — Six maisons d'Avioth : maison des chapelains et fermes. — L'hôpital, situé près de la fontaine, n'était qu'un Hôtel-Dieu, un gîte d'accueil, et non une maison de soins. — L'école ne fonctionne qu'à la mauvaise saison : une salle lui suffit. Le presbytère est « communal ».

Frais ordinaires du culte, augmentés, à Avioth, par l'accueil de nombreux pèlerinages : ornements, vases sacrés, livres liturgiques, cire, pain et vin d'autel, décoration pour les fêtes. — Toujours pratiques, les bienfaiteurs ont parfois précisé leur intention : une distribution d'environ 200 kgs de pain le Jeudi-Saint, fondée par le seigneur de Breux ; la fourniture de l'huile pour la veilleuse du tabernacle par un curé de Pure (Ard.) etc...

Au dos de cette page, photo de mars 1969 : Avioth est calme. . . Dans son église mieux dégagée, Notre-Dame d'Avioth reste accueillante aux pèlerins qui viennent la prier avec foi, depuis huit siècles.





UN VASTE PROGRAMME D'EMBELLISSEMENTS

La période des embellissements commence pour Avioth au XV^e siècle ; elle se poursuit lentement au milieu des guerres intestines du Luxembourg (2^e partie du XV^e) et profite d'une trêve pour s'achever, durant la lutte entre François 1^{er} et Charles Quint.

Alors apparaissent dans l'église les remplacements flamboyants de plusieurs grandes baies, et la majeure partie, la plus somptueuse, du mobilier du chœur, dont nous avons parlé plus haut.

Mais en outre deux hors-d'œuvre sont entrepris :

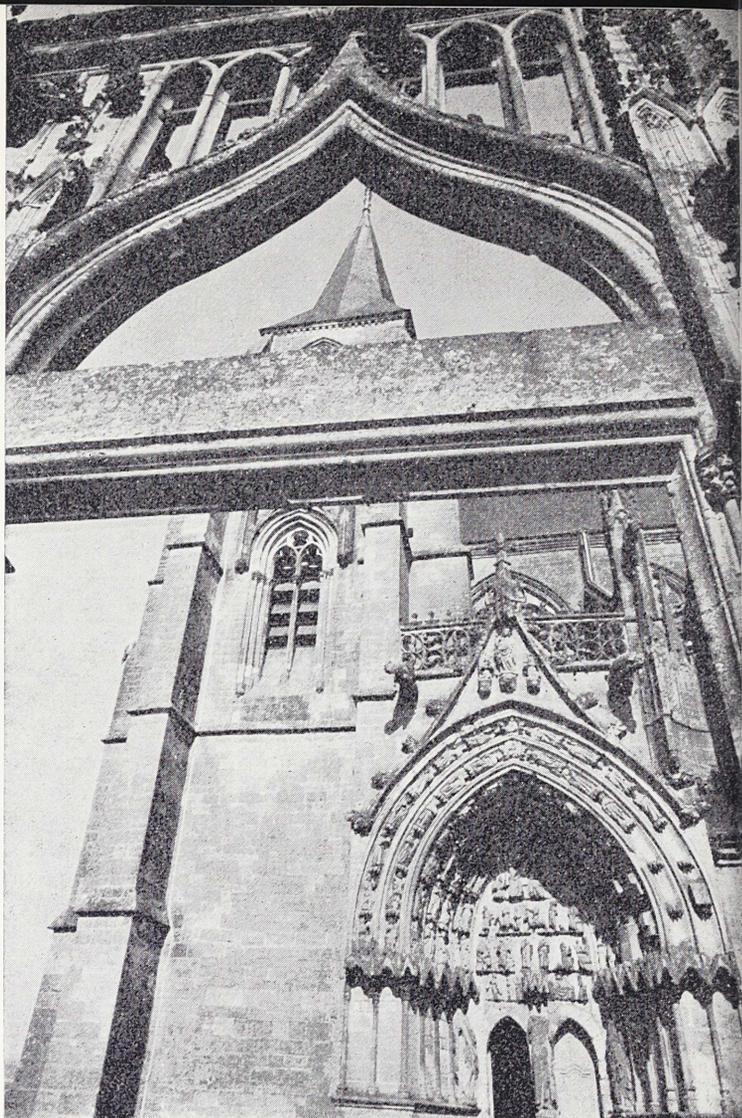
— l'un, bien séparé, bien dégagé, ne gênant nullement l'ensemble, et qui a sa valeur propre et unique en son genre, la merveilleuse RECEVRESSE, dont nous parlons plus bas ;

— l'autre, la chapelle latérale dite Chapelle St Jean ou chapelle du St Sépulcre, ou chapelle neuve. Belle certes à sa manière, mais pour laquelle malheureusement on a déplacé le portail Sud, brisant sur cette face de l'insigne église l'harmonie primitive de l'ensemble.

La balustrade flamboyante ci-dessus est plus jolie que sa sœur aînée du grand portail ; elle n'en possède pas la belle et noble simplicité, ni son harmonieux accord avec l'ensemble.

Quant à la **Vierge avec l'Enfant**, elle est la plus belle pièce de l'ensemble de ce portail, contemporaine, semble-t-il, de l'achèvement de la Recevresse, et du commencement de la chapelle S. Jean. La date de 1539, nous nous excusons de le préciser encore, ne convient qu'à l'arc intérieur où elle est inscrite, à sa décoration gracieuse, mais païenne, et à la plate balustrade qui domine sa façade, travail hâtif, et inachevé sur les deux côtés.

LE PORTAIL LATÉRAL A ÉTÉ PLACÉ ICI AU XV^e SIÈCLE



Le portail sud ouvrait autrefois sur le transept. — Plus encore à Avioth que dans d'autres églises gothiques où il est ainsi placé, il était normal de situer ce portail latéral au croisillon sud du transept, là où fut élevée plus tard la chapelle St Jean, appelée pour cette raison « chapelle neuve ». Effectivement le portail sud se trouvait d'abord à cet endroit, comme le prouvent :

1) l'existence d'un **portail au nord** du transept, faisant pendant à celui du sud ; — 2) **la rosace du transept-sud** est la réplique, sur une plus grande surface, de celle qui domine le portail ouest ; — 3) **l'arc** entre église et chapelle neuve a été fait lui aussi pour le portail : il en conserve la hauteur, et la brisure ogivale du sommet, sur laquelle on a visiblement plaqué un décor Renaissance ; — 4) **la galerie intérieure** enjambe cet arc exactement comme elle enjambe le portail ouest : les dimensions, la disposition et la bordure des marches sont les mêmes ; — 5) l'accès à l'église par la partie haute de la place était bien plus commode que près de la Recevresse, où la déclivité, diminuée depuis, reste encore excessive.

Ce portail a donc été déplacé : on le voit par plusieurs indices :

1) **les raccords de maçonnerie**, tant dehors que dedans, surtout dans le haut ; — 2) contrairement aux autres portails, et faute de hauteur, on accède à l'église **de plain pied** ; — 3) en entrant, on trouve **des marches** sur sa droite, et **un aspect** de l'intérieur peu favorable ; — 4) **le vitrail muré** à côté du portail avait son pareil à l'emplacement du portail ; — 5) enfin, dernier et décisif argument, **le bel escalier hélicoïdal** (diamètre 1 m 20) qui montait du sol au dernier étage de la tour sud, aveuglé à sa base par le nouveau portail, **a été coupé au 1^{er} étage** de ses 40 premières marches : devenu inaccessible, il a été ignoré complètement jusqu'ici des historiens d'Avioth. — Vous distinguez, sur cette photo, au-dessus de la balustrade, le gros contrefort qui contient cet escalier ; le petit rectangle noir vertical, visible sur ce contrefort, est une de ses lucarnes.

STATUAIRE DU PORTAIL SUD dit "DE LA VIERGE"

Les « figures » (statues) sont ici **plus nombreuses** qu'au grand portail — sorte de compensation à l'absence de façade — mais aussi **plus difficiles à identifier** pour deux raisons :

1^o) alors que sur la façade le plan général est simple et net, ici on ne découvre **pas de plan général**. — On sait seulement que les statues de la base, disparues dès le 16^e siècle, représentaient les 12 Apôtres avec le Christ au trumeau (entre les deux portes), tandis que le tympan raconte des scènes connues de la vie de la Vierge, et la 1^{re} voussure la vie de Ste Anne et S. Joachim. Mais le reste ?

2^o) ce portail est **plus abimé**, sans doute à cause de l'emploi d'une pierre plus fragile, sauf au tympan, et indirectement à cause du manque de hauteur qui facilitait les déprédations. Mérimée, dans la lettre citée plus loin, p. 34, écrit en effet que durant les travaux de restauration de la Recevresse les enfants de l'école s'étaient mis bêtement à abattre à coups de pierres les « attributs » des statues, le maire d'alors n'osant sévir contre eux, à cause des parents !



Ajoutons deux précisions pratiques : le **tympan doit se lire** comme une « bande dessinée » aux scènes juxtaposées, en partant du bas à gauche (Annonciation), mais la 2^e « bande » se lira de droite à gauche, comme si vous suiviez le trait d'un grand « S » en remontant. Seule est inattendue, en 3^e bande, la scène du « **miracle du blé** » : au cavalier qui poursuit la Ste Famille, le semeur déclare qu'« ils » sont passés quand il semait son champ, et le champ... est prêt à moissonner. Le cavalier tourne bride ; Hérode massacre les enfants. — Ce merveilleux bizarre est emprunté aux évangiles « apocryphes », comme dans la vie des parents de la Vierge (1^{re} voussure) où se multiplient les apparitions d'anges. C'est naïf jusqu'à l'absurde, et plus pittoresque que vraisemblable : jamais les artistes de la façade n'ont eu recours à cette littérature romancée.



LA RECEVRESSE. En fond l'église, vue de la place.

UNIQUE EN SON GENRE, cette RECEVRESSE l'est si bien qu'on a longtemps hésité pour la cataloguer. Reconnue « monument histori-

que » en 1834 (avec les deux portails), elle y est classée comme baptistère. — Dans sa lettre du 22 juillet 1844 (citée dans « Pays Lorrain »

sept. 1934, p. 440), l'écrivain Prosper Mérimée, alors inspecteur général des Beaux-Arts, en parle comme d'une **chapelle funéraire**, bien qu'elle tourne le dos au cimetière. — Quelques années plus tard Viollet-le-duc y voit une **lanterne des morts**, — et quand les Beaux-Arts en prennent le moulage en 1898, elle est encore étiquetée **chapelle sépulcrale** (sans sépulcre !).

Pendant ce temps-là, les « bonnes gens » d'Avioth continuent, heureusement, à lui garder son nom d'origine : elle reste pour eux « **la Recevresse** ».

Et ce titre lui convient, car elle a été faite pour « **recevoir** » les dons en nature (et en deniers) apportés à Avioth pour doter son église de cette série d'embellissements dont nous parlons ci-dessus, page 29.

Au lieu d'accueillir, comme pour la construction de l'église, des tournées régionales de quêtes à domicile, les populations furent invitées vers 1400 à grouper elles-mêmes leurs offrandes localement, et en organiser le transport. Il est probable que les premières offrandes furent présentées sans Recevresse : on imagine mal qu'on ait sculpté somptueusement pareil joyau pour inaugurer... la nouvelle « souscription ».

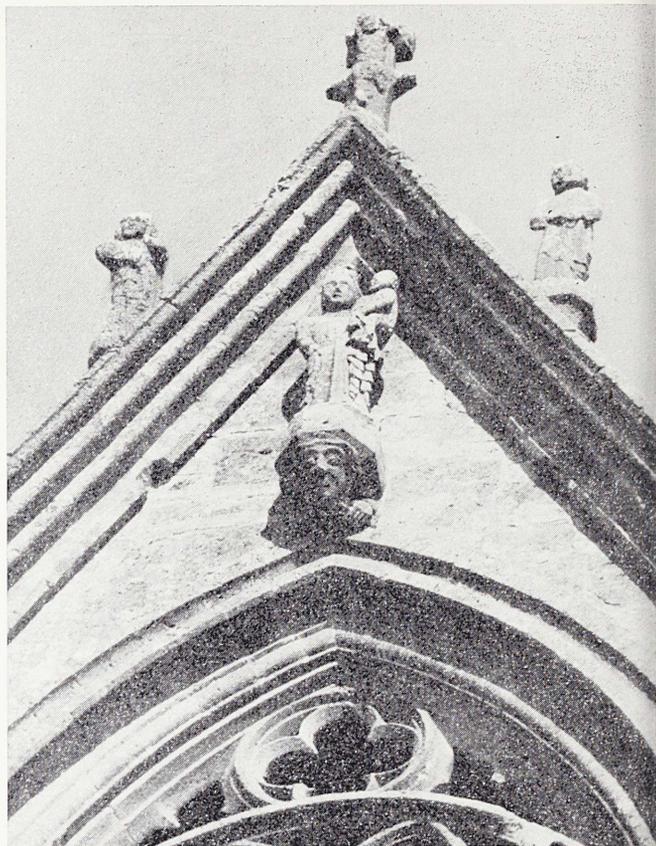
Mais on admettra que, devant l'afflux des générosités populaires, une famille alors illustre dans la région ait imaginé, pour officialiser et poursuivre ce mouvement, de jeter dans la corbeille de Notre-Dame ce bijou des débuts de l'époque flamboyante : l'écusson de pierre des **Rodemack**, identifié par Schaudel, est la signature de cette largesse princière, comme l'écu des Luxembourg avait signé au XIV^e siècle le beau vitrail de la grand'nef.

Et le brave Jean Delhotel (déjà nommé), qui fut « **receveur** » de l'église d'Avioth avant d'en devenir le curé, avait relevé sur les comptes de ses prédécesseurs du XVI^e siècle le détail des offrandes, telles qu'elles se poursuivaient alors, après chaque moisson, par une seule collecte massive annuelle déposée à la Recevresse le 29 août, jour du martyr de S. Jean-Baptiste.

Grâce aux Rodemack, la Recevresse est la seule construction de cet ensemble architectural achevée sans avoir été interrompue. D'un seul jet, d'une même « main », ce chef-d'œuvre a surgi en avant du cimetière vers la place, comme apporté sur un plateau ! Et si le tabernacle du chœur suit la même technique il adapte ses lignes à lui aux élancements verti-

caux des piliers qui l'avoisinent, tandis que la Recevresse, — notre photo le montre bien — accorde les siennes à celles du clocher et du transept qui l'ont vue naître à leurs pieds.

Mérimée aurait voulu en 1844 garnir de statuettes les niches extérieures de la Recevresse, mais ce qui lui manque davantage, ce sont ses verrières.



LES PLUS VIEILLES STATUES (de pierre) d'AVIOTH ?

Des quatre statues de cette photo, **les trois** dressées sur la corniche sont celles d'un calvaire. Si elles sont, comme il semble, antérieures à l'église actuelle, on les aurait perchées là-haut à 27 m. du sol pour les conserver sans gêner ou déparer l'ensemble de la construction : elles seraient alors précieuses pour l'histoire de l'art. En tous cas, dans la suite, le cimetière est resté sans calvaire : le visiteur de 1786 le signale.

La 4^e, qu'on voit mieux, se range bien au début du XIV^e siècle. Avant d'être logée, en surnombre, entre le Christ du sommet (mutilé) et la rose qui éclaire les combles, cette Vierge à l'enfant a pu figurer au-dessus du portail du croisillon sud, avant son transfert à sa place actuelle, où une nouvelle Vierge a été sculptée vers 1420 pour remplacer celle-ci (photo page 29).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'église et le village, vus de l'ancien chemin de Thonne-le-Thil.....	1
Buts de l'ouvrage « AVIOTH-DOCUMENTS (A) »	2
Pourquoi pareille église dans ce village (naissance d'Avioth)	3
Naissance du Pèlerinage d'Avioth. STATUE du XII ^e siècle	4 - 5
La grande entreprise... Plan de l'église, par Delangle, 1933	6 - 7
Regard sur la « structure » de l'église. Coupe longitudinale 1933. Les Orgues.....	8 - 9
Notre-Dame d'Avioth : Trône actuel ; ancien « treillis »	10 - 11
Le grand portail et les sculptures de la façade occidentale	12 à 15
Le médaillon aux huit têtes (Victoire sur le péché)	16 - 17
Les voussures du grand portail : deux grands clichés	18 - 19
Essai d'interprétation des statues de ces voussures	20
Les statues (bariolées) de la grand'nef (14, autrefois 15, ou 16)	21
Le mobilier de pierre du chœur, témoin du culte médiéval	22 - 23
L'inscription du tabernacle d'Avioth : lecture proposée	24 - 25
Trois rosaces actuelles (la 4 ^e aveuglée par sacristie).	26 - 27
Multiplés tâches du pèlerinage dans l'église terminée.....	27 - 28
Vaste programme d'embellissements au XV ^e (et XVI ^e) siècles	29
Dans ce programme : déplacement du portail de la Vierge	30
La « Recevresse » : son donateur ; sa destination	32 - 34
Nouvelle « énigme » : les plus vieilles (?) statues de pierre d'Avioth	34
La plus vieille peinture d'Avioth. Une des pièces de monnaie d'Avioth.....	36

ACTUELLEMENT, UN SEUL PÈLERINAGE OFFICIEL A AVIOTH : AU 16 JUILLET DE CHAQUE ANNÉE

Éditeur : Abbé VIGNERON, 21, Rue du Repos, 55 - BAR-LE-DUC.

Imprimeur : IMPRIMERIE DU BARROIS, 13, Rue des Minimes, 55 - BAR-LE-DUC.

Photographe : Raymond BOLLAERT, 10, Rue Bar-la-Ville, 55 - BAR-LE-DUC.

AVIOTH - DOCUMENTS (A) est en vente :

— chez l'auteur : par C.C.P. Vigneron 358.33 Nancy ; l'expédition sera faite à réception du virement postal uniquement, en raison d'un changement possible de résidence.

AVIOTH-DOCUMENTS (B) éditera « Bref Recueil » de Delhotel, texte de 1668.

AVIOTH-DOCUMENTS (C) éditera d'autres documents sur Avioth, dont sa charte.



† **ONET** † **AVIOTERSIS** †

LES DEUX FACES D'UNE PIÈCE DE MONNAIE



FRAPPÉE DANS L'ATELIER MONÉTAIRE
D'AVIOTH, PAR LE COMTE DE CHINY GODEFRID I^{er}
— (milieu du XIV^e siècle) —



Cette belle clef de voûte historiée, juste au-dessus de l'avant-chœur, doit sans doute à l'éclatante fraîcheur de la dorure de ses lettres d'être restée dans son « pristine état », échappant à tous les badigeonnages des XVIII^e et XIX^e siècles. Elle est ainsi la plus vieille peinture de l'église d'Avioth, contemporaine de sa construction (XIV^e siècle).